

R. L. STINE

Chair de poule®

**LES FANTÔMES
DE LA COLO**



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

Chair de poule.

LES FANTÔMES DE LA COLO

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR YANNICK SURCOUF

Quatrième édition

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

- Harry, tu sais que je suis malade en bus, gémit Franck.

Je repoussai mon frère contre la vitre.

-Arrête un peu. Franck, grognai-je. Nous sommes presque arrivés. Ce n'est pas le moment de se plaindre.

Le bus fonçait sur une petite route. La forêt s'étendait à perte de vue. Les pins qui défilaient sur le côté formaient un rempart de verdure qui paraissait ininterrompu.

« On va bientôt arriver à la colo des Esprits lunaires », me dis-je avec satisfaction.

J'avais hâte de quitter ce bus. Mon frère et moi étions les seuls passagers, et c'était plutôt bizarre. Le chauffeur était maintenant dissimulé derrière un rideau. Nous l'avions aperçu en montant à bord. C'était un homme souriant, bronzé, avec de longs

cheveux blonds bouclés. Il portait un anneau à l'oreille gauche.

- Salut, les mômes ! avait-il lancé à notre arrivée. Mais il ne nous avait plus adressé la parole ensuite. Ça aussi, c'était bizarre.

Heureusement, je m'entends bien avec mon petit frère. Une seule année nous sépare. Il a onze ans. mais nous avons la même taille. D'ailleurs, les gens nous appellent souvent les jumeaux Altman. même si c'est faux.

Nous avons tous les deux les cheveux noirs et raides, les yeux marron foncé et l'air sérieux. Nos parents nous demandent parfois de sourire, alors que nous sommes d'excellente humeur.

- Harry, j'ai mal au cœur, dit Franck d'une voix mourante.

Je me tournai vers lui : il avait le teint jaune et il frissonnait légèrement. C'était mauvais signe.

- Oublie où tu es, répondis-je. Je ne sais pas, moi... Imagine que tu es en voiture.

- Mais je suis aussi malade en voiture, gémit-il.

- Oublie la voiture, m'empressai-je d'ajouter, me rappelant que Franck peut avoir des nausées dès que ma mère enclenche la marche arrière pour quitter le garage.

Ses malaises sont relativement récents, mais ils sont très gênants. Mon frère jaunit, il se met à

trembler et parfois il est franchement malade.

- Tiens bon, dis-je. Nous sommes presque arrivés. Tout ira mieux quand nous serons au campement.

Il déglutit avec peine. Le bus choisit cet instant pour passer sur une ornière qui nous fit rebondir violemment sur nos sièges.

- Je me sens vraiment mal...

- Je sais ! criai-je. exaspéré. Chante donc quelque chose, ça te fait toujours du bien. Et vas-y franchement, nous sommes seuls dans ce bus.

Franck adore chanter et il a une très belle voix. Notre professeur de chant dit qu'il possède l'oreille absolue. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire, mais ça doit être un compliment.

Franck prend le chant très au sérieux d'ailleurs. Il fait partie de la chorale de l'école et papa compte lui trouver un professeur particulier à la rentrée prochaine.

Le bus cahota de nouveau et je me tournai vers mon frère. Il arborait à présent un teint jaune banane tirant vers le verdâtre. C'était vraiment mauvais signe.

- Vas-y, chante ! le pressai-je.

Le menton de Franck tremblait. Il s'eclaircit la gorge... et se mit à chanter un air des Beatles que nous aimons beaucoup.

Sa voix chevrotait à chaque soubresaut du bus, mais, bientôt, il se sentit manifestement mieux.

« Harry, tu as eu une idée géniale », me congratulai-je.

Je contemplais les arbres baignés de soleil qui défilaient sur le bas-côté de la route tout en me laissant bercer par le chant de mon frère. Pas de doute, il avait une voix superbe.

En étais-je jaloux ? Un petit peu... Mais lui est incapable de renvoyer mes coups droits au tennis et je le bats aussi à la natation. Alors les choses s'équilibrent.

Franck s'interrompt bientôt et secoua tristement la tête.

- J'aurais bien aimé que les parents m'inscrivent à un stage de chant, soupira-t-il.

- Franck, les vacances sont presque finies, objectai-je. Nous en avons parlé cent fois déjà. Les parents ont trop attendu. La date d'inscription était passée.

- Je sais, maugréa Franck, mais j'aurais bien aimé...

- La colo des Esprits lunaires est la seule qui ait accepté de nous accueillir aussi tard, dis-je. Eh ! Regarde !

Je venais de repérer une biche et son faon entre les arbres. Ils nous regardèrent passer sans crainte.

- Oui, c'est une biche, et alors ? murmura Franck en roulant des yeux.

- Allez ! souris un peu ! protestai-je en le bousculant joyusement.

Mon frère a une fâcheuse tendance à déprimer. Il faut parfois savoir le secouer.

- Si ça se trouve, la colo des Esprits lunaires est la plus sympa du monde.

- Ça peut être aussi complètement nul. Le stage de chant est génial, poursuivit-il. Ils montent deux spectacles par été, tu imagines ?

- Oublie ça, Franck, grommelai-je. Essaie d'apprécier cette colo. Nous n'y resterons que deux semaines.

Le bus s'arrêta soudain dans un crissement de pneus. Surpris, je heurtai le dossier d'en face et retombai lourdement sur mon siège.

Je regardai par la fenêtre, m'attendant à découvrir le campement. Je ne vis que des arbres.

- La colo des Esprits lunaires ! hurla le chauffeur. Tout le monde descend !

Tout le monde ? Il n'y avait que Franck et moi ! La chevelure blonde du chauffeur apparut sur le côté du rideau.

- Alors, le voyage s'est bien passé ? demanda-t-il.

- Super ! répondis-je en avançant dans l'allée.

Franck m'emboîta le pas sans faire le moindre commentaire. Le chauffeur descendit et nous le suivîmes sur le côté du bus. Tout autour de nous, le feuillage scintillait au soleil. Il ouvrit la soute à bagages et sortit nos affaires qu'il déposa sur le sol.

- Euh... Où est le campement ? demanda Franck. Je scrutai les alentours, une main en visière. La route se poursuivait droit devant, à perte de vue. Le chauffeur désigna un étroit sentier qui serpentait entre les pins.

- Suivez ce chemin, les mêmes. C'est tout près. vous ne pouvez pas le manquer.

Il referma la soute et reprit place au volant :

- Allez ! Amusez-vous bien !

Le bus s'ébranla et s'éloigna dans un nuage de fumée. Je lançai mon sac à dos sur mon épaule et pris mon duvet sous mon bras.

- Les gens de la colo auraient pu envoyer quelqu'un pour nous accueillir, commenta Franck.

- Tu as entendu le chauffeur. Il a dit que ce n'était pas loin.

- Quand même, insista Franck. Un moniteur aurait dû nous attendre.

- Nous arrivons en milieu de saison, fis-je remarquer. Cesse de te plaindre à tout bout de champ, Franck. Prends tes affaires et allons-y. Il fait chaud ici.

Parfois je dois prendre les décisions, sinon on n'arrive à rien.

Franck récupéra donc son paquetage et me suivit. Nos semelles crissaient sur le chemin sablonneux qui serpentait entre les pins.

Le chauffeur n'avait pas menti : après quelques minutes de marche, nous débouchâmes sur une petite clairière. Un panneau de bois annonçait : COLONIE DES ESPRITS LUNAIRES en lettres rouges avec une flèche indiquant la direction à prendre.

- Tu vois ? On est arrivés ! annonçai-je d'une voix enjouée.

Le sentier nous conduisit vers une colline herbeuse. Deux lapins détalèrent entre nos jambes. Autour de nous, les fleurs sauvages ondulaient doucement sous la brise.

Comme nous atteignions le sommet, les bâtiments apparurent soudain, en contrebas.

- E h ! Ça ressemble à une vraie colo ! m'exclamai-je.

Des bungalows blancs bordaient les eaux miroitantes d'un lac circulaire. Quelques canoës étaient accrochés à un ponton en bois.

Un peu plus loin se dressait une vaste bâtisse en pierre. Elle devait servir de réfectoire ou de salle de réunion. Je repérai une étendue de terre battue

entourée de bancs, aménagée probablement pour les feux de camp.

- Harry ! Ils ont un terrain de foot ! dit Franck.

- Excellent ! m'écriai-je.

Je remarquai alors des cibles rouges et blanches alignées à l'orée des bois.

- Wouaouh ! Ils pratiquent le tir à l'arc ! J'adore ça !

J'ajustai la sangle de mon sac sur mon épaule et entamai la descente vers le campement. À mi-chemin de la colline, Franck et moi échangeâmes un regard perplexe.

- Tu as remarqué ? demanda-t-il.

- Oui, c'est plutôt bizarre...

Je sentis une boule d'angoisse monter dans ma gorge.

Le campement était désert. Il n'y avait personne.

- Mais où sont-ils tous passés ? demandai-je en parcourant le campement d'un regard nerveux.

Il n'y avait personne. Je scrutai le lac. Deux oiseaux volaient au ras des eaux scintillantes. Pas le moindre nageur. Les bois environnants étaient vides eux aussi : aucune tente à l'horizon.

Le soleil déclinait déjà et les pins allongeaient leurs ombres sur la prairie.

- Ce n'est peut-être pas la bonne colo ? s'inquiéta Franck.

- Comment ça ? Mais c'est écrit en toutes lettres ! protestai-je en désignant le panneau.

- Alors ils sont peut-être partis en voyage ? suggéra timidement mon frère.

Je levai les yeux au ciel :

- Partis en voyage ? C'est une colonie de vacances ! Où veux-tu qu'ils aillent ?

- Inutile de hurler, gémit Franck.

- Alors cesse de raconter n'importe quoi ! tranchai-je, excédé. Nous sommes seuls dans une colo perdue au milieu des bois. Essayons de raisonner un peu.

- Ils sont peut-être dans le grand bâtiment en pierre, suggéra Franck. On devrait aller voir. Il n'y avait pas le moindre signe de vie. Tout était immobile, le campement ressemblait à une photographie.

- Allons-y, approuvai-je. Autant vérifier.

Nous étions à mi-chemin de la colline et allions traverser un petit bosquet de pins quand une voix forte retentit dans notre dos et nous fit sursauter :

- Eh ! Vous deux ! Attendez !

Un garçon avec une épaisse tignasse rousse venait d'apparaître entre les arbres. Il était vêtu d'un short et d'un T-shirt blancs et devait avoir seize ou dix-sept ans.

- D'où sors-tu ? m'étonnai-je.

Une seconde plus tôt nous étions seuls et, à présent, ce grand rouquin se tenait devant nous.

- Je ramassais du petit bois, expliqua-t-il. J'ai un peu perdu la notion du temps.

Il épongea d'un revers de main la sueur qui perlait à son front.

- Tu es un moniteur ? demandai-je.

- Exact... Je m'appelle Chris. Vous, vous êtes Harry et Franck, c'est bien ça ?

Nous hochâmes tous les deux la tête.

- Désolé d'être en retard, s'excusa-t-il. Vous n'étiez pas inquiets, j'espère ?

- Non, assurai-je aussitôt.

- Harry avait un peu peur, mais pas moi, ajouta Franck.

Mon frère peut parfois se montrer franchement pénible.

- Où sont les autres ? demandai-je à Chris. Nous n'avons rencontré personne.

- Ils sont tous partis, répondit-il tristement.

Il secoua la tête d'un air désabusé. Quand il leva de nouveau les yeux vers nous, je remarquai une lueur effrayée dans son regard.

- Il ne reste plus que nous trois... Nous sommes seuls ici, ajouta-t-il d'une voix tremblante.



- Quoi ? Comment ça. ils sont partis ? s'écria Franck d'une voix blanche. Mais... mais... où sont-ils allés ?

- Nous ne pouvons pas rester ici ! m'alarmai-je. C'est dangereux ! Les bois...

Un large sourire éclaira le visage de Chris. Il ne put alors retenir son hilarité.

- Désolé les gars, je n'arrive pas à garder mon sérieux bien longtemps.

Il nous prit tous les deux par l'épaule et nous guida vers le campement.

- Je blaguais, c'est tout, nous rassura-t-il.

- Quoi ? C'était une blague ? demandai-je. confus.

- C'est une tradition de la colo. expliqua-t-il sans cesser de sourire. Nous jouons ce tour aux nouveaux arrivants. Tout le monde se cache dans les bois et un moniteur prétend qu'ils sont seuls.

- Ah ! Ah ! C'est très amusant, maugréai-je sur un ton doux-amer.

- Vous cherchez toujours à effrayer les nouveaux ? demanda Franck.

Chris approuva tranquillement.

- Oui, et nous avons beaucoup d'autres coutumes dans cette colo, mais vous les découvrirez ce soir. Il s'interrompt, car un géant aux cheveux noirs, vêtu lui aussi de blanc, avançait dans notre direction.

- Yo ! lança-t-il d'une voix tonitruante.

- C'est Oncle Jo, chuchota Chris. Le directeur de la colo.

- Yo ! répéta Oncle Jo en se plantant devant nous. Alors, Harry ? Comment ça va ?

Il m'envoya une bourrade dans le dos qui faillit me propulser dans les arbres.

Oncle Jo était gigantesque. Il me fit aussitôt penser à l'énorme grizzly du zoo près de chez nous. Ses longs cheveux noirs et grasseyés tombaient en mèches folles sur son visage. Ses petits yeux bleus, ronds comme des billes, luisaient sous d'épais sourcils en broussaille. Ses épaules roulaient sous son T-shirt. Il avait des bras de lutteur et un cou de taureau !

Il serra la main de mon frère. J'entendis un craquement sec et Franck grimaça de douleur.

- Tu as une solide poignée de main, mon gars, ap-
prouva Oncle Jo.

Il se tourna de nouveau vers moi :

- Alors, dis-moi : Chris vous a fait le coup du
« nous sommes seuls au beau milieu des bois » ?

Il criait si fort que je faillis me boucher les oreilles.
Je me demandai s'il lui arrivait parfois de parler
normalement.

- Oui, et je l'ai vraiment cru, avouai-je.

Le visage d'Oncle Jo s'illumina brusquement.

- C'est une de nos plus anciennes traditions, dit-
il en souriant de toutes ses dents.

Quelle denture ! Il devait avoir au moins six ran-
gées de dents !

- Avant de vous conduire à votre dortoir, je vais
vous apprendre le salut de la colo des Esprits lu-
naires. Chris va le faire avec moi.

Ils se placèrent face à face.

- Yoohh, les Esprits ! hurla Oncle Jo.

- Yoohh, les Esprits ! s'écria Chris à son tour.

Ils placèrent leur main gauche sous leur nez avant
de l'agiter au-dessus de leur tête.

- Voilà comment on salue à la colo des Esprits lu-
naires, dit Oncle Jo. Allez-y, c'est à votre tour.

Je m'efforçai de masquer mon embarras. Je n'aime
guère ces saluts ou ces signes de reconnaissance
de clan. Je trouve ça un peu nul.

Mais nous venions à peine d'arriver et je ne voulais pas que le directeur me prenne pour un rabat-joie. Je me plantai donc devant mon frère.

- Yooohh, les Esprits ! lançai-je en touchant mon nez.

- Yooohh, les Esprits ! s'exclama Franck avec enthousiasme.

Il semblait beaucoup apprécier ce genre de choses. Oncle Jo rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire démentiel.

- Excellent, les gars ! Vous m'avez l'air d'être de bonnes recrues !

Il adressa à Chris un clin d'œil appuyé :

- Bien sûr, la véritable épreuve aura lieu ce soir pendant le feu de camp.

Chris approuva avec un sourire sinistre.

- Une épreuve ? Pendant le feu de camp ? répétai-je.

Oncle Jo tapota gentiment mon épaule :

- Ne t'inquiète pas trop pour ça, Harry.

Vu la manière dont il avait prononcé cette phrase, je pensai au contraire, que j'avais toutes les raisons de m'inquiéter.

- Nous organisons un feu de camp de bienvenue pour les nouveaux, expliqua Chris. Cela leur permet d'apprendre les coutumes de la colo.

- N'ajoute rien de plus ! lui intima sèchement

Oncle Jo. Nous devons garder l'effet de surprise. Pourquoi avais-je soudain un mauvais pressentiment ? Pourquoi avais-je la gorge nouée, et cette boule à l'estomac que j'avais déjà ressentie en arrivant ? Franck, lui, semblait ne rien remarquer.

- Est-ce qu'on chantera ? demanda-t-il. J'aime beaucoup chanter. Je prends des cours...

- Sois sans crainte, tu vas chanter, l'interrompit Oncle Jo sur un ton vaguement menaçant.

Je surpris une étrange lueur dans ses yeux bleus. Une lueur glaciale. Et un frisson me parcourut l'échine.

« Il cherche à nous effrayer, me dis-je. C'est encore une blague. Ils s'amusent avec les nouveaux. »

- Je suis sûr que vous aimerez beaucoup notre petite soirée, poursuivit Oncle Jo. Si vous survivez... Une fois encore, Chris et lui éclatèrent de rire.

- Bien... Je vous laisse, dit Chris.

Il nous adressa ce ridicule salut rituel et disparut dans les bois. Entre-temps, nous étions arrivés devant une baraque.

- Voilà votre dortoir, annonça le directeur.

Il saisit la poignée et faillit expulser la porte de ses gonds en l'ouvrant. Franck et moi transportâmes notre paquetage à l'intérieur. Il y avait des lits superposés sur trois des murs, et des armoires s'alignaient le long du quatrième. La pièce était

peinte en blanc et la lampe accrochée au plafond dispensait une vive lumière. Les rayons orangés du soleil couchant entraient à flot par une lucarne au-dessus d'un lit.

« Sympa », pensai-je.

- Ces lits sont libres, dit Oncle Jo en désignant ceux qui se trouvaient sous la lucarne.

- Je prends celui du dessous, déclara aussitôt Franck. Je bouge beaucoup la nuit.

- Il bouge et il chante pendant son sommeil, ajoutai-je à l'intention d'Oncle Jo. Vous vous rendez compte ? Il aime tellement chanter qu'il continue en dormant.

- Tu auras l'occasion de nous montrer tes talents avant la fin du séjour, répondit le directeur.

Puis il ajouta, d'une voix lourde de sous-entendus :

- Si vous survivez jusque-là...

Il émit un ricanement sinistre. Pourquoi disait-il toujours ça ?

« Il plaisante, me répétai-je pour me rassurer. Oncle Jo aime bien plaisanter, c'est tout. »

- Les dortoirs des garçons sont sur votre gauche et ceux des filles à droite, nous apprit-il. La salle de réunion et le réfectoire se trouvent dans le bâtiment en pierre, près des bois.

- Est-ce qu'on peut ranger nos affaires maintenant ? demanda Franck.

Oncle Jo rejeta en arrière les mèches graisseuses qui tombaient devant ses yeux.

- Oui, utilisez les casiers libres, mais pressez-vous. Les équipes vont bientôt rentrer avec le petit bois, et ce sera l'heure du feu de camp.

Il lança un « Yooohh, les Esprits ! » à faire trembler les murs et quitta le dortoir en claquant violemment la porte derrière lui.

- Drôle de type, murmurai-je.

- Il est un peu effrayant, renchérit Franck.

- Il plaisante, c'est tout, le rassurai-je. Ce doit être la coutume de vouloir effrayer les nouveaux venus. Je déroulai mon sac de couchage sur mon lit.

- Mais il n'y a rien à craindre, repris-je. Ce sont des blagues. Aucune raison de s'alarmer.

Je me dirigeai vers les placards à la recherche d'un casier libre.

- Oh ! m'écriai-je soudain.

Une de mes baskets semblait collée au sol... dans une flaque bleue sur laquelle je venais de marcher. Je tirai sur mon pied, et ma chaussure s'arracha avec un bruit de succion. Une matière épaisse et poisseuse recouvrait ma semelle.

Je regardai tout autour de moi et remarquai d'autres flaques au pied de chaque lit.

- Beurk ! m'écriai-je. C'est quoi, ce truc ?

Franck avait ouvert son sac et étalait ses affaires sur le matelas.

- Qu'est-ce qui se passe, Harry ? demanda-t-il sans même se retourner.

- C'est une sorte de gelée bleue... Regarde, il y a des flaques un peu partout sur le sol.

- Et alors ? murmura Franck.

Il jeta un rapide coup d'œil sur les taches de ma chaussure.

- Ce doit être un cadeau de bienvenue, plaisanta-t-il.

En tout cas, moi, je ne trouvais pas ça drôle. Je me déchaussai et ôtai l'étrange gelée du bout de l'index.

- Aaahh !

La matière était glacée ! Je retirai vivement ma main, mais le froid remonta le long de mon bras.

Je dus le frotter pour éviter qu'il s'engourdisse.

- Bizarre, marmonnai-je.

Malheureusement, je n'étais pas au bout de mes surprises.

- C'est l'heure du feu de camp !

Le hurlement d'Oncle Jo à travers le dortoir nous fit bondir. Le rangement avait accaparé nos pensées et nous n'avions pas vu le temps passer. À ma grande surprise, je constatai que le soleil s'était couché. Le ciel était à présent totalement gris.

- Tout le monde vous attend avec impatience, annonça Oncle Jo un large sourire aux lèvres. Nous adorons les feux de camp de bienvenue.

Nous le suivîmes au-dehors. L'air frais était chargé de résine. Je pris une profonde inspiration.

- Ouah ! s'exclama Franck.

Le feu brûlait déjà et de longs rubans de flammes orangées montaient en dansant dans le ciel gris. Nous vîmes alors pour la première fois l'ensemble des équipes et des moniteurs. Ils étaient assis autour du feu. Tous les regards étaient posés sur nous et nous détaillaient de pied en cap.

- Ils sont habillés pareil, m'étonnai-je.

- C'est l'uniforme de la colo, nous dit Oncle Jo. Vous recevrez le vôtre demain matin.

L'assemblée se leva d'un bond à notre approche

et un « YOOHH, LESESPRITS ! » assourdissant retentit dans le ciel nocturne. Une centaine de mains se posa sur les nez et tournoya dans les airs. Franck et moi leur rendîmes leur salut. Chris apparut derrière nous.

- Soyez les bienvenus, dit-il. Nous allons griller des saucisses avant de commencer les activités de la soirée. Prenez une pique et une saucisse, et rejoignez-vous aux autres.

Les équipes s'alignaient déjà devant une longue table en bois où trônaient des plateaux débordant de victuailles. Plusieurs garçons me saluèrent tandis que je prenais place dans la file.

- Tu es dans mon bungalow, annonça un grand blond. Tu as de la chance, c'est le meilleur.

- Il n'y a pas mieux que le bungalow sept ! glapit une fille.

Un autre garçon se tourna vers moi :

- C'est une colo géniale, ici, dit-il. Tu vas bien t'amuser, Harry.

Tout le monde semblait fort sympathique. Un garçon et une fille commencèrent à se bousculer joyeusement dans la rangée, encouragés bientôt par le reste du groupe.

Le feu crépitait et des myriades d'étincelles s'envolaient dans les airs. Les flammes dansantes paraient les uniformes blancs de reflets dorés.

Je me sentis gêné de ne pas être vêtu comme les autres, avec mon T-shirt vert olive et mon short en jean élimé. Je me demandai si Franck ressentait le même embarras.

Je le cherchai parmi la foule. Il était en grande conversation avec un garçon de son âge, un peu empâté. Je fus heureux de voir que mon frère liait facilement connaissance.

Deux moniteurs distribuaient le pain et les saucisses. Je réalisai soudain que je mourais de faim. Je pris une saucisse et m'approchai du feu.

« Où trouve-t-on les piques ? », me demandais-je en regardant alentour.

- Les piques sont là, lança soudain une fille dans mon dos comme si elle venait de lire dans mes pensées.

Je me retournai. Elle devait avoir mon âge et, bien évidemment, elle était vêtue de blanc. Je la trouvai plutôt jolie avec ses longs cheveux noirs rassemblés en queue de cheval. Elle avait le teint pâle et de grands yeux sombres qui lui mangaient le visage. Elle me sourit :

- Les nouveaux ne savent jamais où trouver les piques, me dit-elle en me conduisant vers un tronc d'arbre.

Elle en prit deux et m'en tendit une.

- Tu t'appelles Harry, c'est bien ça ?

Sa voix avait des accents rauques et plutôt graves pour une fille. On aurait pu croire qu'elle chuchotait en permanence.

- Oui... Harry Altman.

Je ne savais pas pourquoi, mais cette fille m'intimidait. Je me détournai légèrement d'elle et plantai mon hot-dog à l'extrémité de la pique.

- Moi, je m'appelle Lucy, dit-elle en se rapprochant du feu.

Je la suivis. Les flammes se reflétaient sur les visages rassemblés autour du brasier. Le fumet de la viande grillée me faisait venir l'eau à la bouche. Quatre filles riaient et plaisantaient. À côté d'elles, un garçon dévorait sa saucisse à même la pique. Lucy esquissa une moue dégoûtée :

- Allons de l'autre côté, proposa-t-elle.

Comme nous contournions le feu, une bûche explosa tel un bâton de dynamite et nous fîmes un bond de côté. Lucy éclata de rire.

Assis dans l'herbe, nous plongeâmes nos piques dans les flammes. Le feu chauffait nos visages.

- Moi, j'adore la viande bien grillée, annonça Lucy tout en tournant lentement sa pique. Presque carbonisée... et toi ?

J'allais répondre quand ma saucisse s'échappa.

- Oh non ! me lamentai-je en la voyant tomber dans les flammes.

Je me tournai vers Lucy et ce que je vis me pétrifia d'horreur.

Elle s'avança et plongea lentement le bras au cœur du feu ! Tranquillement, elle prit la saucisse parmi les braises et la ressortit...

Je sursautai, terrorisé :

- Ta main ! hurlai-je.

Des flammes jaunes couraient le long de son avant-bras. Lucy me tendit le hot-dog.

- Tiens, dit-elle calmement.

- Mais... ta main ! m'écriai-je, pris de panique. Les flammes continuaient de danser sur sa peau. Elle regarda son bras, intriguée, comme si elle ne comprenait pas la raison de mon effroi.

- Oh ! s'exclama-t-elle finalement. Ça brûle ! Elle secoua énergiquement son bras pour éteindre les flammes et se mit à rire :

- J'ai au moins sauvé ton repas. J'espère que tu aimes les saucisses bien grillées.

- Mais... mais..., balbutiai-je.

Je ne comprenais plus rien.

Les flammes avaient léché sa main, son bras, et

elle n'avait aucune marque, pas la moindre brûlure.

- Les petits pains sont sur la table, dit-elle. Tu veux des chips ?

Je gardais les yeux rivés sur sa main.

- Tu devrais peut-être aller à l'infirmierie, m'inquiétai-je.

Lucy fit jouer ses doigts devant moi.

- Inutile, tout va bien... Regarde !

- Mais... le feu...

Elle me poussa doucement vers la table chargée de nourriture.

- Allons-y, Harry. La veillée va bientôt commencer.

Je retrouvai Franck près du buffet. Il était toujours en grande conversation avec le petit blond.

- Je me suis déjà fait un ami, m'annonça-t-il en engloutissant une poignée de chips. Il s'appelle Elvis. Elvis McGraw. Et il est dans notre dortoir.

- Super, répondis-je négligemment.

Je ne cessais de repenser à ce qui venait de se dérouler sous mes yeux.

- Cette colo est géniale, poursuivit-il. Elvis et moi allons nous inscrire pour le spectacle de fin de séjour.

- Super, répétais-je.

Je mis un petit pain sur une assiette en carton et ajoutai une poignée de chips. Je cherchai Lucy

parmi l'assemblée. Elle discutait avec un groupe de filles.

- Yooohh, les Esprits ! hurla soudain une voix tonitruante.

Aucun doute possible : c'était Oncle Jo.

- Que tout le monde fasse le cercle autour du feu ! ordonna-t-il. Vite !

Chacun se pressa, emportant son assiette. Les garçons et les filles formèrent des groupes séparés. Je supposai qu'ils devaient se rassembler par dortoir. Oncle Jo nous trouva une place au milieu du cercle.

- Yooohh, les Esprits ! cria-t-il si fort que mes oreilles vrillèrent.

Le salut fut repris en chœur.

- Nous allons à présent entonner l'hymne de la colo, annonça-t-il.

L'assemblée se leva et se mit à chanter sous sa direction.

Je tentai de rejoindre à la chorale, mais ce n'était guère facile, car je ne connaissais ni l'air ni les paroles. Le refrain en revanche était facile : « Nous avons l'Esprit, et l'Esprit est en nous. » Je ne comprenais pas trop ce que ça signifiait, mais je trouvais la chanson assez entraînante.

L'hymne de la colonie de vacances était très long, avec un nombre incroyable de couplets qui se ter-

minaient tous par : « Nous avons l'Esprit, et l'Esprit est en nous. »

Franck chantait à tue-tête ! Lui non plus ne connaissait pas les paroles, mais qu'importe, il hurlait à pleins poumons.

Apparemment, il voulait montrer à tous l'étendue de ses talents. Je jetai un coup d'œil à côté de lui. Elvis, son nouveau camarade, n'était pas en reste. Lui aussi braillait à en faire éclater les tympans. Le seul problème était qu'Elvis chantait de façon effroyable. Il avait une voix de fausset et ne parvenait pas à tenir une seule note juste.

J'étais tenté de me boucher les oreilles, mais je ne voulais surtout pas me faire remarquer. Pourtant c'était très difficile de se concentrer sur la chanson avec à côté de soi ces deux sirènes réglées à plein volume. Franck chantait si fort que les veines de son cou en saillaient.

Je sentis une chaleur monter à mes joues. Je crus un instant que c'était l'effet de la fournaise. Mais non... Je rougissais. En fait, j'étais très embarrassé par le comportement de mon frère. Se donner ainsi en spectacle dès le premier soir...

Oncle Jo était occupé ailleurs. Il déambulait derrière le groupe des filles tout en battant la mesure. J'en profitai pour m'éloigner du feu de camp. J'étais trop mal à l'aise.

Je ne pouvais pas supporter de voir mon petit frère se mettre en avant de cette manière.

J'avais l'intention de reprendre ma place à la fin de la chanson.

L'hymne de la colonie de vacances continuait de plus belle avec le sempiternel : « Nous avons l'Esprit, et l'Esprit est en nous. »

Cette chanson n'avait donc pas de fin ? La fraîcheur du soir me saisit comme j'atteignais les premiers arbres.

Malgré la distance, je percevais encore la voix de mon frère. J'allais devoir lui en toucher un mot, lui dire que ce n'est pas convenable de se faire remarquer ainsi.

Tout à mes pensées, je sursautai quand une main se posa sur mon épaule. Je fis volte-face.

- Lucy ! m'exclamai-je. Que fais-tu ici ?

-Aide-moi, Harry, murmura-t-elle d'une voix angoissée. Il faut que tu m'aides...



L'inquiétude qui se lisait dans son regard m'arracha un frisson.

- Lucy ! Que se passe-t-il ? chuchotai-je nerveusement.

Elle allait me répondre quand une voix tonnante nous apostropha. C'était Oncle Jo.

- Harry ! Lucy ! Ce n'est pas l'heure des rendez-vous sous les arbres !

L'assemblée éclata de rire et je sentis de nouveau le sang monter à mes joues. Je fais partie de ces garçons qui rougissent pour un rien. Je déteste ça, mais je ne peux rien y faire.

Quand nous rejoignîmes le feu de camp, tous les regards étaient posés sur nous. Franck et Elvis se moquaient ouvertement en se poussant du coude.

- Je vois que tu lies vite connaissance, Harry, plaisanta Oncle Jo.

Là encore, tout le monde éclata de rire. J'étais si embarrassé que j'aurais aimé disparaître dans un trou de souris.

Mais j'étais aussi inquiet pour Lucy.

Pourquoi m'avait-elle rejoint ? Pourquoi voulait-elle que je lui vienne en aide ?

J'allai m'asseoir à côté d'elle.

- Qu'est-ce qui se passe, Lucy ? murmurai-je.

Elle secoua la tête et ne répondit pas. Oncle Jo leva les bras et réclama notre attention.

- À présent, je vais vous raconter nos deux histoires de fantômes, déclara-t-il.

À ma grande surprise, je perçus quelques murmures inquiets, et un silence pesant tomba sur l'assemblée.

Les crépitements du feu semblèrent s'amplifier. Derrière les explosions de bois sec, on pouvait entendre le sifflement du vent dans les branchages. Je ne pus réprimer un frisson.

« C'est juste un souffle d'air », me dis-je.

Pourquoi avaient-ils tous l'air si grave, si solennel ?

- Les histoires de la colo des Esprits lunaires se transmettent de génération en génération, commença Oncle Jo. Et ces légendes noires seront racontées tant que nous serons là pour les entendre... De l'autre côté du brasier, je vis deux garçons qui

tremblaient de tous leurs membres. L'assemblée contemplait les flammes, le visage fermé.

« Ce ne sont que des histoires de fantômes, me dis-je. Pourquoi se comportent-ils si bizarrement ? » D'autant plus qu'ils avaient déjà dû les entendre plusieurs fois depuis le début de la saison. Alors pourquoi cet air terrifié ?

Je haussai les épaules avec un petit sourire et me tournai vers Lucy.

- Qu'est-ce qu'ils ont tous ? demandai-je.

Elle m'observa avec attention.

- Tu n'as pas peur des fantômes ? murmura-t-elle.

- Les fantômes ? m'esclaffai-je. Mon frère et moi, nous ne croyons pas aux fantômes et leurs histoires ne nous ont jamais effrayés.

Alors Lucy se pencha vers moi et chuchota à mon oreille :

- Tu pourrais bien changer d'avis... après cette soirée.



Des myriades d'étincelles tourbillonnantes s'envolèrent dans le ciel étoilé. Oncle Jo se pencha sur le brasier. Les flammes dansaient dans ses petits yeux ronds. Un silence attentif se fit dans la forêt. Même le vent avait cessé de murmurer. Je fus de nouveau parcouru par un frisson glacé et me rapprochai du feu. Beaucoup d'autres firent de même. Personne ne parlait. Tous les regards étaient braqués sur le visage souriant d'Oncle Jo. Alors, de sa voix grave, il raconta la première histoire...

... Un groupe s'en était allé dans les bois pour camper. Ils portaient de lourds sacs à dos, avec leurs tentes et leurs sacs de couchage. Leur moniteur se nommait John. Il menait sa troupe au plus profond des bois. Bientôt, des nuages noirs

assombrirent le ciel, masquant la lune. Les ténèbres entourèrent les campeurs. Ils marchaient en rangs serrés, s'efforçant de ne pas perdre le chemin de vue.

De temps à autre, la masse nuageuse se déchirait, laissant filtrer quelques rayons de lune. Les arbres ressemblaient à des fantômes immobiles, argentés et froids.

Au début, la petite troupe avait entonné des chants de marche. Mais à mesure qu'elle s'enfonçait dans les bois, les voix devenaient tremblantes et faibles, étouffées par les arbres.

Les enfants cessèrent de chanter et ils n'écoutaient plus que le crissement de leurs pas et le bruit furtif des animaux nocturnes qui détalait à leur approche.

- Quand allons-nous installer le camp, John ? demanda une fille du groupe.

- Il faut s'enfoncer davantage dans les bois, répondit-il.

Alors, ils continuèrent à avancer. Bientôt une bise glaciale se mit à souffler, agitant la cime des arbres.

- On peut installer le camp maintenant, John ? demanda un garçon.

- Non, il faut s'enfoncer davantage dans les bois... C'était toujours la même réponse. Il n'y eut bientôt plus de chemin. Le groupe dut se frayer un pas-

sage entre les arbres et contourner des buissons d'épineux qui leur barraient le passage.

Des ululements s'élevèrent dans le lointain. Ils perçurent le bruit soyeux d'un vol de chauves-souris. Des bêtes invisibles filaient entre leurs jambes.

- Nous sommes vraiment fatigués, se plaignit un garçon. Quand allons-nous monter les tentes ?

- Il faut s'enfoncer davantage dans les bois, insista John une troisième fois. Un bivouac n'est amusant que si l'on est au plus profond de la forêt. Alors ils marchèrent encore, tressaillant au moindre bruit, effrayés par l'aspect menaçant des branches basses qui s'agitaient sur leur passage. Finalement, ils débouchèrent dans une petite clairière tapissée d'herbe tendre.

- Peut-on s'arrêter maintenant, John ? supplia tout le groupe.

- Oui, acquiesça-t-il. Cet endroit est parfait. Nous sommes vraiment au plus profond des bois.

Les campeurs, soulagés, déposèrent leurs sacs au centre de la clairière. Le sol scintillait légèrement sous les rayons argentés de la lune. Ils déployaient les tentes quand, soudain, un bruit étrange les fit s'interrompre.

Ba-boum... Ba-boum...

- Qu'est-ce que c'est ? s'écria un campeur.

John haussa les épaules.

- Ce doit être le vent, hasarda-t-il.

Rassuré, le groupe reprit sa besogne. Mais le curieux bruit résonna de nouveau :

Ba-boum... Ba-boum...

Cette fois, un murmure effrayé s'éleva de la troupe des campeurs.

- Qu'est-ce que ça peut bien être ? demandèrent-ils.

- C'est sans doute un animal, répondit John.

Ba-boum... Ba-boum...

- Ça se rapproche, gémit un garçon.

- Ça arrive droit sur nous, renchérit un autre.

- Ce n'est rien, les rassura John. Inutile de vous inquiéter.

Alors ils achevèrent de monter les tentes et déployèrent leurs duvets à l'intérieur.

Ba-boum... Ba-boum...

Les enfants s'efforcèrent d'ignorer le vacarme. Mais il était proche, si proche.

C'était un son à la fois étrange et familier.

Ba-boum... Ba-boum...

Les campeurs ne purent trouver le sommeil. Le bruit était trop fort, trop inquiétant.

Ba-boum... Ba-boum...

Recroquevillés dans leurs sacs de couchage, ils se bouchèrent les oreilles. Il n'y avait rien à faire...

- John ! On n'arrive pas à dormir ! se plaignirent-ils.

- Moi non plus, grogna-t-il.

Ba-boum... Ba-boum...

- Qu'est-ce qu'on fait alors ? demanda le groupe. Mais John n'eut pas le temps de répondre. Un nouveau « Ba-boum... Ba-boum... » retentit et une voix tonnante gronda :

- QUE FAITES-VOUS DONC SUR MON CŒUR?

Le sol se mit à trembler. Les campeurs comprirent alors quelle était cette pulsation. Et, comme le sol s'agitait violemment sous leurs pieds, ils réalisèrent, mais trop tard, qu'ils s'étaient installés sur le corps d'un monstre gigantesque.

- Je crois que nous nous sommes enfoncés trop loin dans les bois ! s'écria John.

Ce furent ses dernières paroles.

Une face hideuse et hirsute s'arracha de terre. Le monstre ouvrit une gueule béante et avala tout le groupe sans même prendre la peine de les mâcher. Tandis qu'ils glissaient inexorablement vers le fond de sa gorge, les battements de cœur s'accéléchèrent et le vacarme devint assourdissant :

Ba-boum... Ba-boum... B A - B O U M !

Oncle Jo hurla le dernier « ba-boum » comme s'il voulait réveiller les morts. Certains enfants hurlèrent à leur tour, le visage déformé par la peur.

À côté de moi, Lucy était repliée sur elle-même et mordait nerveusement sa lèvre inférieure.

Oncle Jo sourit, ravi, les flammes dansantes illuminant sa face ronde.

Je me tournai vers Elvis, hilare :

- Elle est hyperdrôle cette histoire !

Il me toisa en plissant les yeux :

- Comment ? Tu trouves ça drôle ?

- Oui, approuvai-je. C'est une histoire rigolote.

Alors Elvis me dévisagea avec le plus grand sérieux.

- Mais c'est une histoire vraie, chuchota-t-il.



J'éclatai de rire :

- Oui, bien sûr ! fis-je en roulant des yeux.

Je pensai qu'Elvis allait rire lui aussi. Il n'en fit rien. Les flammes se reflétaient dans ses yeux pâles. Il m'observa un instant, toujours sérieux, et se tourna vers mon frère.

Une légère angoisse me saisit. Pourquoi se comportait-il aussi bizarrement ?

Pensait-il vraiment que j'allais avaler une histoire insensée ? J'ai douze ans. Il y a bien longtemps que j'ai cessé de croire au grand méchant loup et au croque-mitaine...

Je reportai mon attention sur Lucy. Elle était toujours repliée sur elle-même et contemplait le feu d'un air absent.

- Tu le crois ? demandai-je en désignant Elvis. Il est fou !

Lucy regardait droit devant elle, perdue dans ses pensées. Elle ne semblait pas m'entendre. Elle releva finalement la tête :

- Pardon ? Qu'est-ce que tu disais ?

- Le copain de mon frère, dis-je en désignant de nouveau Elvis. Il prétend que l'histoire d'Oncle Jo est vraie.

Lucy hocha la tête sans répondre.

- Moi, je l'ai trouvée plutôt amusante.

Lucy ramassa une brindille qu'elle jeta dans le feu. J'attendais qu'elle réponde, mais elle était de nouveau perdue dans ses pensées.

Le feu n'était plus qu'un tas de braises rougeoyantes. Chris et un autre moniteur apportèrent des fagots pour le raviver. Les flammes repartirent de plus belle et les deux moniteurs ajoutèrent de grosses bûches. Puis ils regagnèrent leur place, et Oncle Jo s'avança. Il se tenait tout droit, les mains dans les poches de son short blanc. Ses longs cheveux luisants capturaient les rayons de la lune et brillaient d'un éclat argenté. Il nous gratifia d'un large sourire :

- À présent, je vais raconter la seconde histoire traditionnelle de la colo des Esprits lunaires.

Une fois encore, l'assemblée fit silence. Je me penchai un peu et tentai d'attirer l'attention de mon frère, mais il ne quittait pas des yeux Oncle Jo.

Il avait dû trouver la première histoire totalement grotesque. Je crois qu'il déteste ce genre encore plus que moi. Nous pensons tous deux qu'il s'agit de bobards destinés surtout à effrayer des gamins attardés.

C'est pourquoi je ne parvenais toujours pas à comprendre la réaction d'Elvis.

Était-il stupide ? Voulait-il plaisanter ? Ou cherchait-il à me faire peur ?

La voix tonnante d'Oncle Jo m'interrompit dans mes pensées.

-Voilà l'histoire que l'on raconte tous les ans au camp des Esprits lunaires, commença-t-il. Voilà l'histoire du Camp fantôme...

... Cette légende débute dans un lieu semblable à celui-ci. Par une chaude nuit d'été, enfants et moniteurs étaient rassemblés autour d'un feu de camp. Ils avaient grillé des hot-dogs et avaient entonné des chants, accompagnés à la guitare par un des moniteurs.

Quand ils furent fatigués de chanter, les moniteurs racontèrent des histoires de fantômes, des légendes qui se transmettaient chaque année dans la colo, depuis près d'un siècle.

La soirée se terminait. Le feu de camp n'était plus qu'un petit tas de braises rougeoyantes. La pleine

lune s'était levée et semblait flotter dans le ciel comme un disque pâle. Le directeur allait annoncer la fin des réjouissances quand, soudain, une chape de ténèbres s'abattit sur les colons.

Tous levèrent la tête... De lourds nuages noirs masquaient la lune. De longs rubans de brume progressaient en dansant autour d'eux. C'était une brume froide et humide.

Grise dans un premier temps, elle devint rapidement d'un noir d'encre.

Le brouillard s'étendit rapidement sur le campement. Une vague épaisse déferla sur les braises mourantes, sur les enfants et les moniteurs, sur les bungalows, le lac et les arbres.

C'était une brume suffocante, si opaque qu'elle rendait toute chose invisible. Le brouillard stagna un instant à quelques centimètres du sol.

Puis il se dissipa tout aussi brusquement qu'il était apparu. La lune éclaira de nouveau le campement de ses rayons blafards. L'herbe scintillait à présent comme sous l'effet de la rosée.

Le feu s'était éteint. Seules quelques braises émettaient encore une faible lueur pourpre au milieu des cendres grises.

Et les campeurs restaient assis autour du feu éteint, le regard vide, immobiles, totalement immobiles... parce qu'ils n'étaient plus vivants.

Le brouillard, en se dissipant, n'avait laissé derrière lui qu'une colonie de vacances fantôme. Les enfants, les moniteurs, le directeur..., tous étaient devenus des esprits, des spectres. Alors ils se levèrent et regagnèrent leurs bungalows. Ils savaient que la colonie de vacances fantôme serait leur unique demeure... jusqu'à la nuit des temps.

Oncle Jo recula légèrement, un sourire narquois au bord des lèvres.

Je jetai un rapide coup d'œil sur l'assemblée : les visages étaient fermés et graves.

« C'est une excellente histoire, me dis-je. Elle est plutôt effrayante, mais il lui manque une conclusion. » Je me tournai vers mon frère pour avoir son avis.

Je sursautai en remarquant son air terrorisé.

- Franck ! Que se passe-t-il ? m'écriai-je, brisant d'un coup le silence pesant qui planait sur le groupe. Il ne répondit pas. Ses yeux étaient rivés sur le ciel.

Je suivis son regard et laissai échapper un cri d'horreur. Une chape de brouillard, épaisse et noire, tombait lentement sur le campement.



Je contemplais, interdit, la masse brumeuse qui s'approchait. Le sol disparaissait dissimulé par elle. Elle engloutissait les arbres, masquait le ciel.

« C'est fou, pensai-je. C'est impossible ! »

Je m'approchai de mon frère :

- C'est une simple coïncidence, lui dis-je.

Mais il ne m'entendait plus. Il se leva d'un bond, tremblant de tous ses membres. Je l'imitai.

- Ce n'est que la brume, le rassurai-je. C'est un phénomène fréquent en forêt.

-Vraiment ? fit Franck d'une toute petite voix.

De longs serpentins s'enroulaient lentement autour de nous.

- Bien sûr ! affirmai-je en le bousculant légèrement. Eh ! Franck ! Tu ne vas pas te laisser effrayer par cette histoire. On n'ajamais cru aux fantômes !

- Mais..., mais, bredouilla Franck. Pourquoi nous regardent-ils tous ?

Je me tournai : mon frère avait raison. Tous les regards étaient posés sur nous. Les visages disparaissaient par instants derrière le voile de brume.

- Je ne sais pas pourquoi ils nous observent, bafouillai-je nerveusement.

Le brouillard nous recouvrait maintenant. Je grelottais de la tête aux pieds.

- Harry, je n'aime pas ça, chuchota Franck.

L'écran de brume était devenu si dense que je l'apercevais à peine.

- Je sais que nous ne croyons pas aux fantômes, reprit-il. Mais je n'aime pas ça. C'est trop effrayant.

De l'autre côté du cercle, la voix grave d'Oncle Jo brisa le silence.

- C'est un superbe brouillard nocturne, annonça-t-il. Levons-nous et entonnons le chant des Esprits lunaires.

Franck et moi étions déjà debout. Les autres obéirent lentement. Leurs faces pâles scintillaient derrière les nappes opaques.

Je frottai mes bras. J'étais gelé et trempé. J'épongeai mon visage avec mon T-shirt.

Le brouillard sembla s'intensifier quand Oncle Jo entonna le premier couplet. L'assemblée reprit en

chœur. Franck se joignit au groupe, mais cette fois, il ne força pas sa voix.

Le chant me parvenait comme étouffé par la masse sombre qui nous recouvrait. Il semblait venir de très loin.

Je tentais d'apercevoir les participants entre les voiles qui passaient devant mes yeux, le chant faiblissait peu à peu.

Les voix se turent les unes après les autres. Il ne resta bientôt plus que celle de Franck.

Son timbre pur et clair résonnait, solitaire, à mes côtés.

Finalement, il se tut lui aussi.

Le brouillard se dissipa petit à petit et les rayons argentés de la lune nous éclairèrent de nouveau.

Franck et moi échangeâmes un regard surpris.

Tout le monde avait disparu. Nous étions seuls. Seuls devant les braises mourantes...



Je clignai des yeux à plusieurs reprises, ne sachant que penser. Allaient-ils réapparaître ? Franck était comme moi : totalement abasourdi. Les enfants, les moniteurs, Oncle Jo... Ils s'étaient tous évaporés en même temps que le brouillard. Un frisson glacé me parcourut. J'étais trempé par le brouillard.

- Où... où sont-ils passés ? bégaya Franck.

J'avalai péniblement ma salive.

Un morceau de bois craqua parmi les braises et je tressaillis... Puis je me mis à rire. Franck me contempla comme si j'avais perdu la tête.

- Harry ?

- Tu n'as pas compris ? ricanai-je. C'est encore une blague.

- Quoi ? fit-il en plissant les yeux.

- Mais oui ! C'est une de leurs maudites blagues !

Ils doivent la faire à tous les nouveaux !

Franck esquissa une grimace. Il n'était pas persuadé par ce que j'avançais.

- Ils se sont enfuis dans les bois, affirmai-je. Ils ont profité du brouillard pour courir se cacher. Ils s'étaient tous mis d'accord !

- Mais... et le brouillard ?

- Il est artificiel ! m'exclamai-je. Ils doivent avoir une sorte de machine à fumigène...

Franck se gratta le menton d'un air pensif. Je pouvais encore lire une certaine crainte dans ses yeux.

- Ils doivent faire le coup à chaque fois, répétai-je. Dès qu'Oncle Jo entame son histoire, un moniteur actionne la machine à fumée. Le brouillard envahit le campement et tout le monde prend la fuite.

Franck jeta un regard inquiet en direction des bois.

- Je ne vois personne, chuchota-t-il.

- Alors ils sont dans les bungalows. Je suis sûr qu'ils nous attendent, impatients de découvrir la tête qu'on va faire.

- Prêts à se moquer de nous pour être tombés dans leur blague idiote, ajouta Franck.

- Allons-y ! m'écriai-je.

Je me mis à courir vers les bâtiments. Franck m'emboîta le pas. La lueur blafarde de la lune éclairait notre route à travers l'esplanade.

Bien entendu, tout le monde surgit des bungalows à notre approche. Ils riaient et hurlaient, se tapaient dans les mains, ravis de leur effet. Je repérai Lucy parmi un groupe de filles.

Elvis empoigna joyeusement Franck et roula avec lui dans l'herbe. Les autres chahutaient et se moquaient de notre air ahuri.

- Nous n'avons pas eu peur une seule seconde, mentis-je. Nous avons tout compris avant même que le brouillard se lève.

Ma réponse provoqua l'hilarité générale.

- Ooooouuuhhh !

Certains garçons imitèrent le cri du fantôme, ce qui provoqua de nouveaux rires.

Je ne m'en offusquai pas. Bien au contraire, j'étais soulagé. Mon cœur battait encore à tout rompre et j'avais comme une légère faiblesse dans les genoux. Mais malgré tout, j'étais bien content qu'il ne s'agisse que d'une plaisanterie.

« Toutes les colonies de vacances pratiquent ce genre de blague, me dis-je. Et celle-là est plutôt réussie. »

Mais je n'avais pas été dupe... Pas longtemps, en tout cas.

- Extinction des feux dans cinq minutes ! lança brusquement Oncle Jo, mettant fin ainsi au chahut.

L'assemblée s'égailla comme une volée de moineaux et chacun regagna son bungalow. Je fus un instant totalement désorienté, ne sachant plus lequel était le mien.

- C'est par là, Harry, me dit Franck en me poussant vers le troisième bâtiment.

Mon frère a une meilleure mémoire que moi pour ces choses-là.

Elvis et deux autres garçons se trouvaient déjà dans la chambre. Ils s'apprêtaient à se coucher. Ils se présentèrent : Sam et Joey. Je me dirigeai vers mon lit et commençai à me dévêtir.

- Oooouuuuhhh !

Un hurlement de fantôme me fit sursauter. Je me retournai brusquement... et vis Joey qui me regardait, un large sourire aux lèvres.

Les autres éclatèrent de rire, et je fis de même.

« Tout compte fait, j'aime bien cette colo, me dis-je. Leurs blagues sont nulles, mais c'est amusant. »

Je sentis une matière gluante et poisseuse sous ma semelle. Je venais de marcher dans une flaque de gelée bleue toute fraîche.

Les lumières de la chambre s'éteignirent soudain. Juste avant, j'avais eu le temps d'en apercevoir plusieurs autres sur le sol. Elles aussi étaient fraîches.

La matière visqueuse collait à ma semelle. Je me

dirigeai à tâtons vers les toilettes pour la nettoyer.
« Qu'est-ce que c'est que ces flaques ? », me demandai-je tout en me hissant dans mon lit.

Joey et Sam occupaient les lits superposés qui faisaient face aux nôtres. Je réprimai un cri en me tournant vers eux : leurs yeux luisaient comme des lampes phosphorescentes.

« Que se passe-t-il ici ? », m'inquiétai-je.

D'abord ces flaques bleues, ensuite les yeux de Sam et Joey qui brillaient dans les ténèbres.

Je me tournai contre le mur et m'efforçai d'oublier tout cela.

J'allais m'endormir quand une main glacée se posa sur mon bras.

Je me dressai d'un bond, frissonnant à ce contact glacial. J'aperçus alors mon frère.

- Franck ! chuchotai-je avec rage. J'ai failli mourir de peur ! Qu'est-ce que tu veux ?

Il était debout sur son matelas et son visage arrivait à hauteur du mien. Ses grands yeux noirs me fixaient avec intensité.

- Je n'arrive pas à dormir, gémit-il.

- Essaie encore ! tranchai-je. Pourquoi tes mains sont-elles gelées ?

- Je ne sais pas... Il fait froid ici.

- Tu t'habitueras, assurai-je. Tu as toujours eu du mal à dormir dans des endroits inconnus.

Je bâillai à m'en décrocher la mâchoire. J'attendais qu'il se recouche, mais il n'en fit rien.

- Harry, tu ne crois pas aux fantômes, n'est-ce pas ?

- Bien sûr que non ! Ne te laisse pas perturber par ces histoires stupides.

- Oui, tu as raison... Bonne nuit.

Il se recoucha. Je l'entendis bouger pendant quelques secondes. Les ressorts de son matelas étaient plutôt bruyants.

« Le pauvre, pensai-je. Cette blague idiote avec le brouillard l'a complètement chamboulé. Il ira mieux demain matin. » Je jetai un coup d'œil vers les lits de Sam et Joey. Leurs yeux scintillaient-ils encore ?

Non... Tout était sombre.

J'allais me retourner quand un détail m'arrêta. Je regardai à deux fois.

- Oh non ! murmurai-je tout haut.

Là, dans la pénombre, Joey endormi flottait à vingt centimètres au-dessus de son matelas !

Je me précipitai hors de mon lit. Mais mes pieds étaient enroulés dans mon sac de couchage et je faillis tomber la tête la première.

- Hé ! Que se passe-t-il ? chuchota Franck.

Je ne pris pas la peine de répondre. Je roulai sur le côté et me laissai choir au sol.

- Ouille !

Je venais de me tordre la cheville. La douleur remonta le long de ma jambe, mais je l'ignorai et boitillai à travers la chambre. Je me souvenais vaguement de l'endroit où se trouvait l'interrupteur. Je devais absolument éclairer la pièce, m'assurer de ce que j'avais vu : Joey flottant à vingt centimètres au-dessus du matelas.

- Ça va, Harry ? lança Franck.

Elvis grogna d'une voix pâteuse de l'autre côté de la pièce :

- Quelle heure est-il ?

Je tâtonnai le mur d'une main fébrile et trouvai l'interrupteur. Une lumière vive illumina la pièce. Mon regard se porta aussitôt sur Joey. Il leva paresseusement la tête de son oreiller et me jeta un regard ensommeillé.

- Qu'est-ce que tu as, Harry ? demanda-t-il.

Il était allongé sur le ventre, sur ses couvertures. Il ne flottait pas dans les airs. Il étouffa un bâillement.

- Éteins immédiatement ! aboya Sam. Si Oncle Jo nous surprend, on aura des ennuis !

- Mais..., mais..., bafouillai-je.

- Éteins ! insistèrent Elvis et Sam avec un bel ensemble.

- Excusez-moi, murmurai-je, confus. Je croyais avoir vu quelque chose.

Je me sentais totalement idiot. Avais-je vraiment vu Joey flotter dans les airs ?

« Je dois être aussi perturbé que Franck, pensai-je. J'ai des visions maintenant. Je suis simplement nerveux parce que c'est le premier jour. »

Je regagnai mon lit d'un pas hésitant. Au milieu de la pièce, je piétinai une nouvelle flaque de gelée bleue.

Le lendemain matin, le short et le T-shirt blancs de la colonie de vacances lunaire nous attendaient

au pied de notre lit. Tandis que j'enfilais cette tenue, je pensais joyeusement : « Avec ça, nous n'allons plus ressembler à de vilains petits canards ».

À présent, nous faisons totalement partie de la colo. J'oubliai vite les frayeurs de la nuit précédente, tout à ma hâte de commencer la journée.

L'après-midi, Franck passa l'audition pour le spectacle de fin de séjour. Moi, j'étais supposé apprendre à monter une tente. Nous devons partir camper dans les bois.

Je m'arrêtai un instant près du bungalow où se déroulaient les auditions. La monitrice chargée de sélectionner les candidats s'appelait Véronica. Elle avait de longs cheveux cuivrés qui lui tombaient aux hanches.

Ils étaient plusieurs sur la liste. Je repérai deux guitaristes, un joueur d'harmonica, une danseuse de claquettes et deux jongleurs.

Véronica accompagnait les chanteurs sur un piano droit. Elle demanda à Franck quelle chanson il voulait interpréter. Il choisit un air des Beatles. Mon frère n'écoute jamais les groupes récents. Il préfère les Beatles ou les Beach Boys, les chanteurs des années soixante. À ma connaissance, c'est le seul garçon de onze ans qui n'écoute que des vieux tubes.

Véronica joua l'introduction au piano et Franck se mit à chanter.

Les autres participants chahutaient et discutaient bruyamment. Mais, au bout de quelques secondes, un silence attentif se fit et tous se rapprochèrent du piano.

Franck chantait comme un professionnel.

Véronica aussi était émerveillée. Ses lèvres formèrent le mot « Waouh ! » pendant qu'elle l'accompagnait.

Un tonnerre d'applaudissements accueillit la fin de la chanson. Elvis congratula Franck d'une grande tape dans la main tandis qu'il descendait de l'estrade.

C'était à son tour de chanter. Il annonça qu'il interpréterait un morceau d'Elvis Presley, puisque ses parents l'avaient appelé comme lui.

Il s'éclaircit la voix et entonna les premières notes de Heartbreak Hôtel.

Ouille... Je ne sais pas s'il brisait les cœurs, mais il n'avait pas son pareil pour briser les tympans. Il chantait atrocement faux ! À croire qu'il le faisait exprès. Véronica tentait péniblement de suivre le rythme, mais je crois qu'elle aurait préféré abandonner le clavier et se boucher les oreilles.

Elvis avait une voix de crécelle, haut perchée. À vous arracher des grimaces.

Un à un les spectateurs s'éloignèrent en grognant. Elvis ne se rendait compte de rien. Il fermait les yeux, tout à son interprétation, et braillait à tue-tête. Lorsqu'il reprit le refrain, je préférai partir avant qu'il ne me vienne des envies de meurtre. Je félicitai Franck d'un pouce levé et me hâtai vers le terrain de football.

Sam, Joey et plusieurs autres déroulaient déjà leurs tentes sous la surveillance de Chris.

Je pris une tente à mon tour. C'était un paquet noué serré, à peine plus gros qu'un cartable.

Je tournai et retournai la feuille dans mes mains, ne sachant trop par où commencer. Chris remarqua mon embarras et vint à mon aide.

- C'est facile, m'assura-t-il.

Il dénoua deux liens et la tente se déploya sur le sol.

- Tu vois ? Voilà les piquets et les montants. Tu les emboîtes et tu les dresses à l'intérieur.

- En effet, c'est simple, approuvai-je.

Soudain, Chris tendit l'oreille et se tourna vers les bungalows.

- C'est quoi, ce bruit ? grommela-t-il.

- C'est Elvis qui chante...

Chris fit une grimace de dégoût :

- C'est atroce. On dirait un chat qui s'est coincé la queue dans une porte.

Tout le groupe éclata de rire. Sam et Joey ôtèrent leurs tennis et je les imitai. L'herbe tiède était douce sous nos pieds nus.

Je dépliai ma tente et déposai le sac de piquets sur le côté. Le soleil chauffait ma nuque. J'écrasai un moustique sur mon bras.

Un cri retentit soudain et je levai la tête : Sam et Joey se battaient. Mais ce n'était pas sérieux. Ils s'empoignaient pour rire.

Ils s'emparèrent chacun d'un piquet de tente et entamèrent un duel dans la plus grande tradition des films de cape et d'épée. Ils riaient et plaisantaient, bondissaient par-dessus les toiles dépliées au sol.

Mais Sam trébucha sur une bâche. Surpris dans son élan, il perdit l'équilibre, tomba en avant et s'affala lourdement à terre.

Je lâchai un cri d'horreur : un piquet de tente venait de lui transpercer le pied !

J'eus un haut-le-cœur et faillis m'évanouir.

Le piquet clouait Sam au sol. La surprise laissait Joey bouche bée. Affolé, je regardai tout autour de moi, à la recherche de Chris. Sam avait absolument besoin de soins. Où ce satané moniteur avait-il bien pu disparaître ?

- Sam..., lâchai-je. Je... je vais chercher de l'aide...

Mais Sam ne criait pas. Il ne manifestait pas le moindre signe de douleur. Il se pencha calmement et extirpa à deux mains le piquet.

Je poussai un grognement de douleur et ressentis des picotements dans mon pied. Par solidarité, je suppose.

Sam rejeta le piquet d'un geste négligent. Je baissai les yeux sur son pied : pas de plaie... pas de sang.

- Sam ! C'est incroyable ! m'écriai-je. Tu n'as rien !

Il se tourna vers moi et haussa les épaules :

- Le piquet est passé entre mes orteils, expliquait-il.

Sur ces mots, il se mit à genoux et commença à monter sa tente comme si rien ne s'était passé.

Je déglutis avec peine et dus attendre quelques secondes que s'estompent mes crampes d'estomac.

« Planté entre ses orteils ? me dis-je, incrédule. Planté entre ses orteils ? »

Pourtant, j'avais clairement vu le piquet s'enfoncer dans son pied. Étais-je encore en proie à des visions ?

J'évitai de repenser à cet incident et me concentrai sur ma tente. Une fois la toile dépliée, le montage s'effectuait en quelques minutes à peine. Chris nous les fit monter et démonter plusieurs fois. Puis il organisa le concours du plus rapide. Je le remportai facilement.

Sam dit que c'était la chance des débutants, mais Chris m'affirma que j'étais tout à fait prêt pour le bivouac.

- Et où irons-nous camper ? demandai-je.

- Loin, loin dans les bois, répondit Chris en adressant un clin d'œil appuyé à Sam et Joey.

Je repensai à l'histoire d'Oncle Jo, et un frisson me parcourut. Mais je me ressaisis rapidement. Je n'allais tout de même pas me laisser effrayer par si peu !

Après cela, nous eûmes une leçon de sauvetage. L'eau du lac était claire, mais glacée. Heureusement, je suis un excellent nageur. J'ai même passé mon brevet de secourisme. Je fis équipe avec Joey et nous nous entraînâmes à nous sauver l'un l'autre. L'image du piquet planté dans le pied de Sam continuait à hanter mon esprit, mais je m'efforçai de la chasser. La baignade prit fin et je retournai à mon bungalow pour me changer avant le dîner. De nouvelles flaques bleues maculaient le sol.

Manifestement, personne n'y prêtait la moindre attention. Je ne voulais pas non plus m'en inquiéter. Je fis donc comme si elles n'existaient pas.

Franck entra à son tour. Il était très excité.

- Je suis retenu pour le spectacle, m'annonçait-il, ravi. Et Véronica aime tellement ma chanson que j'aurai la vedette !

- Super ! m'exclamai-je. Et Elvis ?

- Il fera aussi partie de la troupe... comme régisseur.

J'enfilai à la hâte l'uniforme blanc de la colo et me rendis au réfectoire.

Sur le chemin, je croisai un groupe de filles qui sortaient de leur bungalow. Je cherchai Lucy, mais elle n'était pas du nombre.

J'étais d'excellente humeur. J'avais totalement oublié ces étranges flaques bleues et le mystérieux brouillard noir. Oublié Elvis qui affirmait que les histoires de fantômes étaient vraies. Oublié Lucy qui plongeait son bras dans les flammes, Joey qui flottait dans les airs et Sam qui jouait les fakirs avec les piquets de tente.

Une seule et unique pensée occupait mon esprit : manger !

Hélas ! au milieu du repas, Joey démolit ma bonne humeur et mes craintes revinrent en bloc.

On venait de nous servir le plat de résistance. C'était du poulet avec une sorte de sauce blanche, accompagné d'épinards et de pommes de terre trop cuites, réduites en bouillie.

Mais je me fichais de ce qu'il y avait dans mon assiette. J'étais si affamé que j'aurais pu avaler un cheval avec sa selle !

Je levais mes couverts, prêt à engloutir la mixture, quand Joey m'interpella de l'autre bout de la table.
- Hé ! Harry ! Regarde ça !

Je levai les yeux de mon assiette.

Alors, Joey s'empara de sa fourchette... et la planta profondément dans son cou !

Un son indistinct sortit de ma gorge. Je lâchai mon couteau qui tomba sur le sol avec un bruit métallique. Joey me décocha un large sourire et se mit à glousser. La fourchette plantée dans son cou tressaillait à chacun de ses mouvements.

Je crus que j'allais vomir. Mon cœur battait la chamade. Joey empoigna alors le manche de sa fourchette et l'extirpa d'un geste brusque sans cesser un instant de sourire.

- À ton tour ! me lança-t-il.

- Joey ! Arrête tes bêtises, s'écria Elvis.

- Oui ! Ça n'a rien de drôle ! ajouta Sam.

Je ne pouvais quitter des yeux le cou de Joey. Il était intact ! Pas la moindre trace... Pas de sang !

- Co... comment as-tu fait ça ? demandai-je, ébahi.

- Il y a un truc ! répliqua-t-il en riant.

Je regardai mon frère, assis de l'autre côté de la

table. Avait-il lui aussi assisté au « truc » de Joey ? Oui, de toute évidence. Il était verdâtre et sa mâchoire pendait mollement.

-Attends, reprit Joey. Je vais te montrer comment faire.

Il leva de nouveau sa fourchette, mais s'interrompit en apercevant Oncle Jo. Le directeur fit le tour de la table et vint se pencher par-dessus son épaule :

- Alors, Joey ? Que se passe-t-il ici ? demandait-il sur un ton glacial.

Joey évita de croiser son regard sévère.

- Je plaisantais, c'est tout, marmonna-t-il.

- Bien... Reprenez votre dîner, ordonna sèchement Oncle Jo. Et cessez vos gamineries, c'est compris ?

Il referma un instant ses mains puissantes sur les épaules de Joey.

- Ce soir, nous aurons un tournoi de football. Garçons contre filles, lança-t-il.

Puis il relâcha sa pression et partit vers une autre table. Une bataille de nourriture faisait rage et les pommes de terre volaient dans tous les sens. Joey grommela quelque chose entre ses dents, mais je ne parvins pas à comprendre ce qu'il disait avec le vacarme qui régnait dans le réfectoire.

Je reportai mon attention sur Franck. Mon frère

avait interrompu son repas. Il se tenait immobile et contemplait Joey en fronçant les sourcils.

Je savais qu'il se demandait exactement la même chose que moi : que se passait-il ici ?

Joey prétendait qu'il y avait un truc. Mais, à moins d'être un grand magicien, il ne pouvait pas se transpercer le cou et ne pas saigner.

- J'adore les parties de foot nocturnes, dit Elvis en engloutissant un gros morceau de poulet.

- Surtout contre les filles, approuva Sam. Les pauvres, elles sont pitoyables. On va les massacrer comme d'habitude.

Je regardai du côté de la table des filles. Elles discutaient bruyamment. Elles parlaient sans doute du match de ce soir.

Lucy était assise près du mur. Elle avait le visage fermé et ne participait pas à la conversation.

Était-elle en train de m'observer ? Je n'aurais su le dire. Je repris mon dîner, mais j'avais perdu tout appétit.

- Comment as-tu fait avec la fourchette ? demandai-je à Joey.

- Je te l'ai dit, il y a un truc...

Il haussa les épaules et me tourna le dos pour parler à Sam.

Je terminais mon assiette quand des hurlements résonnèrent au fond de la salle.

Je levai la tête : une chauve-souris paniquée vi-revoltait sous le plafond. Les plus jeunes criaient, mais personne ne quitta son siège.

Oncle Jo la poursuivit avec un balai et, au bout de quelques minutes, parvint à la coincer doucement contre un mur. Il la prit dans ses mains. Elle était minuscule ! Il se dirigea vers la sortie et la laissa filer sous nos applaudissements.

- Ça arrive souvent, m'apprit Sam. Elles entrent parce qu'il n'y a pas de vitres aux fenêtres.

- Les bois sont infestés de chauves-souris, ajouta Joey avec un sourire malicieux. Des chauves-souris géantes qui se prennent dans tes cheveux et aspirent le sang de ton crâne.

Sam éclata de rire :

- Je parie que ça t'est arrivé, Joey. C'est pour ça que tu es si bizarre.

Je partageai l'hilarité de la tablée, mais, au fond de moi, je me demandais si Sam plaisantait vraiment : Joey avait quand même des comportements étranges.

- Tout le monde sur le terrain de foot ! hurla soudain Oncle Jo. Les moniteurs Alissa et Mark vont former les équipes.

Le réfectoire se vida dans un vacarme assourdissant de chaises déplacées. Lucy me fit un signe, mais Sam et Joey m'entraînèrent au loin.

La nuit était fraîche. Des nuages bas masquaient la lune et l'humidité nocturne faisait déjà luire l'herbe du terrain.

Les équipes furent tirées au sort. Franck et moi allions participer au match suivant. Dans l'immediat, nous n'avions rien d'autre à faire que de soutenir les garçons en brailant de toutes nos forces.

Deux gros projecteurs montés sur des mâts éclairaient l'aire de jeu. Hélas, ils n'étaient pas assez puissants, et un bon bout du terrain restait dans l'ombre.

Qu'importe, cela faisait partie du plaisir.

Le match commença. Franck était à mes côtés. Le jeu commençait à peine quand les filles marquèrent un but. Ce fut le délire dans leurs rangs. L'équipe des garçons affichait un masque sombre et préoccupé.

- C'est un coup de chance ! hurla Mark. Allez, les gars ! On joue offensif !

La balle fut remise au centre, et la partie put recommencer. Mais, peu à peu, la lumière déclina : une chape de brouillard tombait lentement sur le campement.

Mark passa devant nous au pas de course.

- Ça va être la purée de pois, annonça-t-il. Mais c'est nettement plus drôle de jouer dans la brume.

Il s'éloigna en hurlant des instructions à l'équipe de garçons.

Le voile de brouillard opaque nous recouvrit rapidement, porté par une brise tourbillonnante. Franck se rapprocha de moi. Je remarquai son air contrarié.

- Tu as vu ce qu'a fait Joey pendant le repas ? chuchota-t-il.

J'acquiesçai d'un hochement de tête, et j'ajoutai :

- Il prétend qu'il y avait un truc.

Franck réfléchit pendant un instant sans quitter la partie des yeux.

- Harry, reprit-il finalement. Tu ne la trouves pas bizarre, cette colo ?

- Si, un peu...

Je repensai aussitôt au piquet qui avait transpercé le pied de Sam.

- Il s'est passé quelque chose au lac, poursuivit-il. Le brouillard s'épaississait et les joueurs disparaissaient par instants derrière de longs rubans laiteux.

De nouveaux vivats retentirent dans les rangs des filles. Je supposai qu'elles venaient de marquer un autre but.

- Que s'est-il passé ? demandai-je à Franck.

- Je suis allé nager après la séance de chant. Il y avait mon groupe et un groupe de filles aussi.

- Le lac est sympa, commentai-je. L'eau est claire et pas trop froide.

- Oui, il est bien...

Franck fronça les sourcils :

- Mais il s'est passé quelque chose d'étrange. En tout cas, moi, j'ai trouvé ça étrange...

Il poussa un profond soupir. Manifestement, il était préoccupé.

- Allez, les gars ! On y va ! On ne mollit pas ! hurla Mark à son équipe.

La lumière des projecteurs se reflétait sur la brume et dessinait d'étranges ombres sur le terrain. Il était à présent pratiquement impossible de distinguer les joueurs.

- Je faisais tranquillement la planche, raconta Franck. L'eau était si claire que je me retournai pour regarder au fond du lac. Et... et c'est là que j'ai vu une chose bizarre.

Il s'interrompit un instant et avala sa salive.

- C'était quoi ? le pressai-je.

- Une fille, répondit-il avec un frisson. Je ne connais pas son nom. C'est une petite frisée.

- Et elle était sous l'eau ? demandai-je. Elle nageait sous l'eau ?

- Non, fit Franck en secouant la tête. Elle ne nageait pas. Elle était immobile. Elle coulait lentement vers le fond du lac.

- Elle plongeait ?
 - Non ! s'écria Franck, comme s'il revivait la scène. Elle ne bougeait plus, ses bras pendaient mollement ! Alors, j'ai paniqué. Elle avait le regard vide, vitreux. J'ai cru qu'elle était morte !
 - Elle s'était noyée ?
 - C'est ce que j'ai pensé ! Je ne savais pas quoi faire, alors j'ai plongé sans réfléchir.
 - Pour la secourir ?
 - Oui ! Je ne savais pas s'il était trop tard ou si je devais aller chercher un moniteur.
- Franck réprima un frisson.
- Puis je l'ai prise sous les bras et je l'ai remontée à la surface. C'était bizarre... Elle était légère comme une plume. J'ai commencé à la tirer vers la rive. J'étais à bout de souffle... totalement paniqué. J'ai cru un moment que mes poumons allaient exploser.
- Franck s'interrompit un instant.
- Alors j'ai entendu un rire. C'était la fille ! Elle se moquait de moi ! Elle s'est tournée et m'a craché un jet d'eau en pleine figure !
 - Ouah ! m'exclamai-je. Tu veux dire qu'elle allait bien ?
 - Parfaitement bien, répondit Franck, dégoûté. Et manifestement elle trouvait sa blague très drôle... C'était incroyable. Elle était restée sous l'eau pen-

dant plusieurs minutes... Je l'ai lâchée et elle s'est éloignée. « Comment as-tu fait ça ? ai-je crié. Comment fais-tu pour retenir ton souffle si longtemps ? » Ma question l'a fait rire de plus belle et elle est repartie vers ses copines.

- Et toi, qu'est-ce que tu as fait ?

- Je suis sorti de l'eau le plus vite possible. Je tremblais de tous mes membres... J'avais cru...
Franck ne put achever sa phrase.

- Enfin, elle allait bien, reprit-il finalement. Mais tu ne trouves pas ça étrange, toi ? Et puis pendant le dîner, Joey qui se plante une fourchette dans le cou...

- Je sais, c'est bizarre, admis-je. Mais si ça se trouve, ce ne sont que des blagues.

- Des blagues ? s'exclama Franck, incrédule.

- Oui... De toute évidence, c'est la coutume de la colo. Ils adorent terroriser les nouveaux...

Franck se mordit la lèvre, perdu dans ses pensées. Bien que tout proche de moi, il disparaissait par instants dans la brume.

Je reportai mon attention sur la partie. Les garçons avaient lancé une contre-attaque et fonçaient en direction du but adverse. Ils semblaient irréels, perdus dans le brouillard.

« Des blagues, ce ne sont que des blagues », me répétais-je.

C'est alors qu'un des garçons tira de toutes ses forces vers le but. La gardienne s'élança... et trébucha. Le ballon la heurta en pleine face.

Il y eut un claquement sec.

Le ballon rebondit au sol... suivi aussitôt par la tête de la fille.

Je me levai d'un bond et fonçai sans réfléchir à travers le brouillard.

Le voile noir semblait tout à la fois surgir du sol et naître de la cime des arbres. Une bruine glacée trempait mon visage. Je me précipitai vers la fille. Elle était étendue à plat ventre sur le sol. Et sa tête... sa tête. Là !

Je plongeai dans le brouillard aveuglant et l'empoignai. Je tremblais de tous mes membres. C'était l'horreur. Qu'allais-je en faire ? La reposer sur ses épaules ?

La tête était incroyablement légère. Je la portai à hauteur d'yeux. Ce n'était pas une tête... C'était juste un ballon de foot. Je perçus alors un grognement : la fille se redressait avec peine. Elle marmonna entre ses dents et secoua la tête.

Sa tête. Elle se trouvait bien sur ses épaules.

La fille se leva finalement et se tourna vers moi en fronçant les sourcils.

Je la dévisageai, interdit, encore sous le choc.

- Ta tête..., lâchai-je dans un souffle.

D'un mouvement brusque elle renvoya en arrière ses cheveux blonds, ôta la terre qui maculait sa tenue et s'avança pour reprendre le ballon.

- Harry ! Tu n'as rien à faire ici ! protesta un des joueurs.

- Quitte le terrain ! s'écria un autre garçon.

Je me retournai : les équipes étaient rassemblées autour de moi.

- Mais... J'ai vu sa tête tomber par terre ! m'exclamai-je.

Je regrettai aussitôt ma phrase. Je n'aurais jamais dû la prononcer.

Ce fut une explosion de rires. Tout le monde se moquait de moi. J'étais entouré de faces hilares. Pendant un instant, je crus être cerné par des têtes grimaçantes, flottant dans le vide, éclairées par la faible lueur des projecteurs.

La fille prit sa tête dans ses mains et tira dessus :

- Tu vois, Harry, elle est bien accrochée ! se moqua-t-elle.

- On ferait bien de vérifier la sienne ! lança un joueur.

Les moqueries reprirent de plus belle. Un garçon

se glissa derrière moi et fit semblant de me dévisser le cou.

- Ouille !

Là encore, ce fut l'éclat de rire général.

Je lançai le ballon à la fille et quittai le terrain en toute hâte.

« Que m'arrive-t-il ? me demandais-je. Je continue à avoir des visions. »

Était-ce notre arrivée à la colo qui me perturbait, ou bien étais-je en train de devenir fou ?

Je longeai le terrain et m'éloignai, marchant au hasard, sans savoir où j'allais. Les rires moqueurs résonnaient encore à mes oreilles.

La brume s'était installée sur le campement. La partie venait de reprendre. Je percevais les cris des joueurs, mais je les distinguais à peine.

Je coupai en direction des bungalows, foulant les hautes herbes humides qui caressaient mes jambes. À mi-chemin du dortoir, j'eus soudain la désagréable sensation qu'on me suivait.



Je fis volte-face. Un visage se détacha de la pénombre.

- Franck !

L'incident survenu sur le terrain de foot m'avait tellement perturbé que j'avais totalement oublié mon frère. Il s'avança vers moi et s'approcha si près que je remarquai les gouttelettes de sueur sur sa lèvre.

- Je l'ai vue aussi, chuchota-t-il.

- Quoi ? répondis-je sans comprendre. Tu as vu quoi ?

- La tête de la fille ! siffla-t-il entre ses dents.

Franck se tourna vivement vers le terrain de foot pour s'assurer que personne ne nous écoutait. Il empoigna mon T-shirt d'une main fiévreuse.

- Je l'ai vue tomber aussi. Je l'ai vue rebondir sur le sol !

J'avalai avec peine :

- Vraiment ?

Il acquiesça.

- J'ai cru que j'allais m'évanouir... C'était si horrible !

- Pourtant elle ne s'est pas détachée, m'écriai-je. Quand je me suis précipité sur le terrain, j'ai ramassé le ballon et pas sa tête.

- C'est pourtant ce que j'ai vu, insista-t-il. Au début, j'ai cru que c'était un effet du brouillard. Tu sais, on y voyait mal...

- C'était bien à cause du brouillard, tranchai-je. La fille allait tout à fait bien.

- Pourtant... Si tous les deux, nous avons vu la même chose...

Franck s'interrompit et poussa un soupir.

- Cette colo est vraiment bizarre...

- Tu as raison, approuvai-je.

Franck enfonça ses mains dans les poches de son short.

- Elvis prétend que les histoires d'Oncle Jo sont des histoires vraies.

Je saisis mon frère par les épaules. Il tremblait légèrement.

- Franck, dis-je sur un ton apaisé. Nous ne croyons pas aux fantômes. Tu te souviens ? Nous n'y croyons pas.

Franck acquiesça en silence. C'est alors qu'un hurlement retentit. Je sursautai et scrutai les bois environnants. Un nouveau cri déchira les ténèbres. Ce n'était pas un cri animal... mais une longue plainte humaine.

- Oooooooooo...

Franck agrippa mon bras. Sa main était glacée.

- Qu'est-ce que c'est ? s' alarma-t-il.

J'allai répondre quand une nouvelle plainte se fit entendre.

- Oooooooooo...

Cette fois, je crus distinguer l'appel de deux créatures différentes. Peut-être trois. Peut-être davantage. Les plaintes lancinantes semblaient flotter au-dessus des arbres. On aurait pu croire que la forêt tout entière pleurait et se lamentait.

C'étaient des pleurs inhumains,... fantomatiques.

- Ça nous encercle, Harry, chuchota Franck en enfonçant ses ongles dans mon bras. Je ne sais pas ce que c'est, mais ça nous encercle...



Les plaintes semblaient surgir de partout à la fois.

- Cours ! criai-je à mon frère. Allons au bâtiment principal. Oncle Jo s'y trouve peut-être.

Je fonçai dans le brouillard, Franck sur mes talons. Les hurlements reprirent, plus fort cette fois-ci. Ils se rapprochaient.

Je perçus des bruits de pas lourds foulant l'herbe détrempée.

« On est perdus ! », pensai-je, paniqué.

Je me retournai vivement et découvris Elvis, Sam et Joey, hilares. Ils nous avaient pris en chasse.

Sam plaça ses mains en porte-voix et émit une longue plainte lugubre. Elvis et Joey l'imitèrent aussitôt.

- Bande d'abrutis ! hurlai-je en montrant le poing. Le sang battait à mes tempes. Je crus que j'allais exploser. Je dus me contrôler pour ne pas frapper

leurs faces de clowns et leur faire ravalier leurs sourires stupides.

- On les a bien eus ! s'écria Elvis. Regardez-les ! Ils tremblent comme des feuilles !

Sam et Joey riaient à s'en tenir les côtes.

- Vous nous avez pris pour des loups ? demanda Sam entre deux gloussements.

- Ou des fantômes ? Vous nous avez pris pour des fantômes ? ajouta Joey.

- Fermez-la ! criai-je avec rage.

Franck ne disait rien. Il contemplait ses pieds d'un air embarrassé.

- Ooooooooo..., hurla de nouveau Elvis.

Il se jeta sur mon frère et le prit à bras-le-corps pour rouler avec lui dans l'herbe.

- Arrête ! Laisse-moi ! protesta Franck en se débattant.

Elvis parvint à le plaquer au sol.

- Tu as eu peur, avoue, lança-t-il, à bout de souffle. Allez, Franck, avoue. Tu nous as pris pour des fantômes !

Franck refusa de répondre. Il émit un grognement sourd et éjecta Elvis sur le côté.

Sam et Joey s'approchèrent de moi, ravis de leur plaisanterie.

- Ce n'était pas drôle, grommelai-je. Vous êtes des gamins.

Ils se poussèrent du coude avec un grand clin d'œil complice.

- Peut-être bien, mais vous êtes tombés dans le piège, répliqua Joey.

Sur l'instant, je ne sus que répondre.

« Pourquoi me suis-je laissé avoir ? », me demandai-je. Pourquoi avais-je eu peur de trois idiots hurlant à la lune ? En temps normal, j'aurais été le premier à rire de ce genre de farce.

Cette question me tourmentait jusqu'à ce que nous rentrions au dortoir. Tout le monde dans cette colo s'efforçait de nous effrayer. C'était sans doute la tradition, une sorte de bizutage. Mais ces blagues continuelles finissaient par nous porter sur les nerfs. Franck et moi étions en permanence sur le qui-vive, sursautant au moindre bruit.

J'allumai la lumière en entrant dans la chambre. Elvis, Sam et Joey riaient encore de leur plaisanterie.

« Franck et moi devons absolument nous calmer, décidai-je. Il faut à tout prix chasser de notre esprit ces stupides histoires de fantômes. D'abord, on ne croit pas aux fantômes. On n'y croit pas, on n'y croit pas. »

Je me répétais cette phrase comme une litanie.

« Franck et moi, nous ne croyons pas aux fantômes. On n'y a jamais cru. »

Pourtant, une nuit plus tard, après une courte promenade dans les bois, j'allais totalement changer d'avis.

Le lendemain, les moqueries allèrent bon train. Comme je sortais du réfectoire, après le petit déjeuner, quelqu'un me lança un ballon en s'écriant :

- Ma tête ! Rends-moi ma tête !

Pendant la baignade matinale, Sam, Joey et plusieurs autres imitèrent de nouveau le cri du fantôme. A cet instant, Lucy sortit de son bungalow et se dirigea vers le lac en compagnie de son équipe. Les filles gloussèrent en entendant les cris. Lucy fut la seule à ne pas s'en amuser. Au contraire, elle affichait une mine sombre et pensive.

À plusieurs reprises, je remarquai ses regards en coin.

« Après ce que j'ai fait sur le terrain de foot, elle doit penser que je suis stupide », me dis-je tristement. Je me séchai après la baignade et enroulai ma serviette autour de mes hanches. Lucy était assise

sur l'embarcadère. Les autres filles étaient parties. Elle balançait ses jambes au-dessus de l'eau. J'allai la rejoindre.

- Salut, dis-je, réalisant brusquement que je ne savais pas quoi lui dire d'autre.

- Salut...

Elle ne me sourit pas et resta un long moment à me fixer droit dans les yeux. Puis, sans rien ajouter, elle se leva et s'éloigna en courant.

- Hé ! criai-je. Attends !

Je voulus m'élancer à sa suite, mais ma serviette se détacha et je manquai de trébucher.

Elle disparut derrière l'atelier de travaux manuels sans même se retourner.

« Je la comprends, me dis-je. Elle ne désire pas être vue en compagnie d'un idiot qui confond un ballon de foot avec une tête de fille et qui croit que des fantômes rôdent dans les bois. »

Je rattachai ma serviette. Sam et Joey avaient suivi la scène depuis la berge. Ils arboraient un sourire narquois.

- C'est peut-être ton haleine qui la fait fuir, lança Joey.

Sam et lui roulèrent au sol en se tenant les côtes de rire.

Après le déjeuner, les équipes regagnèrent les dortoirs pour écrire aux parents. C'est une règle de

cette colonie de vacances que d'envoyer des nouvelles une fois par semaine.

- De cette manière, votre famille est rassurée, avait déclaré Oncle Jo au cours du repas. Je veux que vous leur disiez que vous passez les meilleures vacances de votre vie.

- Yooh, les Esprits ! avait hurlé tout le réfectoire. En ce qui me concernait, ce n'étaient pas vraiment les meilleures vacances de ma vie. En fait, il s'agissait plutôt des pires. Mais je décidai de ne pas en parler dans ma lettre.

Je grimpai sur mon lit tout en réfléchissant à ce que je pourrais bien écrire.

« Venez nous chercher. Ils sont tous bizarres. On meurt de peur, Franck et moi. »

Non, je ne pouvais dire ça... Je me penchai et regardai en contrebas. Franck était tranquillement allongé et son stylo courait sur la feuille de papier.

- Qu'est-ce que tu leur racontes ? demandai-je.

- Je parle du spectacle de fin de séjour. Je leur dis que je serai la vedette du tour de chant.

- C'est chouette, murmurai-je.

Franck avait raison. Il fallait donner de bonnes nouvelles. Inutile d'inquiéter les parents. Ils croiraient que j'ai perdu la tête.

Je me mis donc à écrire moi aussi :

Chère Maman et cher Papa,

La colo des Esprits lunaires est encore plus géniale que je ne l'avais imaginé...

- Ce soir après dîner, nous ferons une balade en forêt, annonça Oncle Jo.

La nouvelle fut accueillie par un concert de vivats qui fit trembler les murs du réfectoire.

- Où va-t-on aller ? demanda quelqu'un.

- Au plus profond des bois, répondit Oncle Jo avec un large sourire.

Tout le monde saisit l'allusion à l'histoire du monstre et quelques rires fusèrent. Franck et moi échangeâmes un regard inquiet.

Mais la promenade se révéla une vraie partie de plaisir. La pleine lune dispensait une lumière argentée. Nous prîmes un petit sentier qui longeait le lac.

Nous étions tous d'excellente humeur. Nous entendîmes le chant de la colo si souvent que je finis par retenir presque tous les couplets.

À mi-parcours, une biche traversa le chemin. Elle nous regarda un instant avec cet air de dire « Que faites-vous dans mes bois ? », puis elle s'éloigna lentement entre les arbres.

Le sentier déboucha bientôt sur une petite clairière. À notre arrivée, le sol s'illumina comme par enchantement. Le clair de lune était si fort qu'il

rendait visible le plus petit brin d'herbe. C'était féérique.

Je commençai à me relaxer. Sam, Joey et moi nous amusions à reprendre des chansons en modifiant les paroles.

« Pourquoi est-ce que j'étais inquiet ? me dis-je alors. Je passe de bons moments dans cette colo. Je me suis fait plein d'amis. »

À notre retour, j'étais ravi.

C'est alors que le brouillard noir se leva. Ses longs rubans humides et glacés se déployèrent sur le campement.

- Extinction des feux dans dix minutes, annonça Oncle Jo.

Les équipes se dispersèrent. J'allais les imiter quand deux bras puissants me tirèrent en arrière.

- Hé ! protestai-je tandis qu'on m'entraînait vers les arbres.

- Chuut..., murmura une voix à mon oreille.

C'était Lucy !

- Que fais-tu ? chuchotai-je. Nous devons regagner les dortoirs.

- Chuut..., siffla-t-elle.

Ses yeux noirs cherchaient les miens. Elle avait pleuré.

Des nappes de brouillard opaque s'enroulaient autour de nous. Elle relâcha légèrement son étreinte

sans cesser un instant de me fixer avec intensité.

- Harry, tu dois m'aider...

- Lucy, que se passe-t-il ?

- Tu le sais très bien. Ce que tu penses est vrai...

C'est la réalité.

Je ne comprenais rien de ce qu'elle racontait, mais sa façon de me dévisager commençait à m'inquiéter sérieusement.

- Nous sommes des fantômes, Harry, avoua-t-elle.

Nous sommes tous des fantômes dans cette colo.

- Mais..., Lucy...

Elle hocha tristement la tête.

- Oui, Harry. Moi aussi, je suis un fantôme.

Les yeux de Lucy brillaient comme des perles noires au clair de lune. Mais leur éclat se ternissait à mesure que le brouillard masquait le ciel. J'étais tétanisé, incapable de bouger, cloué au sol comme les arbres environnants.

- Tu... tu plaisantes, n'est-ce pas ? bafouillai-je. C'est encore une des blagues de la colo ?

Seulement, je connaissais la réponse. Je pouvais la lire dans les yeux sombres de Lucy, sur ses lèvres minces, sur son visage au teint blafard.

- Je suis un fantôme, confirma-t-elle d'une voix maussade. Toutes les histoires sont vraies, Harry. « Je ne crois pas aux fantômes. »

C'était ce que mon esprit criait, mais comment nier l'évidence alors que j'en avais un devant moi, qui me fixait droit dans les yeux ?

- Je te crois, dis-je.

Lucy poussa un profond soupir et détourna la tête.

- Comment est-ce arrivé ? demandai-je.

- Exactement comme l'a raconté Oncle Jo... Nous étions rassemblés autour du feu de camp et un brouillard noir s'est levé.

Elle soupira de nouveau et, malgré la pénombre, je pus voir des larmes couler le long de ses joues.

- Quand le brouillard se dissipa, nous étions morts, poursuivit Lucy. Nous étions devenus des fantômes. Depuis, nous sommes prisonniers de ce campement... Voilà, c'est tout ce que je sais.

- Quand est-ce arrivé ? Depuis combien de temps es-tu dans cet état ?

Lucy haussa les épaules avec une moue résignée.

- Je ne sais pas. Le temps n'existe plus quand on est un fantôme. Les jours s'écoulent, les uns après les autres, à tout jamais.

Je la contemplai, interdit. De longs frissons glacés me parcouraient le corps. Je tremblais de tous mes membres et ne cherchais même pas à me contrôler. Je me rapprochai de Lucy et la pris par la main. Sans doute, voulais-je m'assurer qu'elle était bien réelle, qu'elle ne me jouait pas un tour.

- O h !

Je la lâchai aussitôt, surpris par l'onde glaciale qui se diffusa dans mon bras. Sa main était aussi froide que la chape de brouillard.

- Tu me crois à présent ? demanda-t-elle doucement.

Une fois encore, ses grands yeux noirs plongèrent dans les miens.

- Je... je te crois, Lucy. Je te crois...

Je sentais encore le froid irréel qui m'avait parcouru à son contact. Cette sensation me rappela quelque chose.

- Les flaques bleues... Les flaques gluantes qui se trouvent dans les chambres. Tu sais ce que c'est ? demandai-je.

- Oui, répondit-elle. C'est du protoplasme.

- Du... protoplasme ?

Lucy hocha la tête :

- Nous produisons ces flaques quand nous nous matérialisons, quand nous devenons visibles.

Son visage se déforma en une grimace de dépit.

- On dépense beaucoup d'énergie pour se rendre visibles. Le protoplasme est produit quand on utilise notre énergie.

Je ne comprenais pas bien ces explications. Mais j'avais deviné depuis le début que ces flaques étaient étranges, inhumaines. C'était la trace des fantômes.

- Et ces choses bizarres que nous avons vues, Franck et moi ? Les gens qui flottent au-dessus de leurs matelas, les yeux qui luisent dans l'obs-

curité, les garçons qui se blessent sans saigner ?
- Je crois bien qu'ils ont voulu vous effrayer, Harry, avoua Lucy. Ils cherchaient à s'amuser un peu. Tu sais, ce n'est pas drôle d'être un fantôme. Passer le reste de ses jours ici, en sachant qu'on est pas réel... En sachant qu'on ne grandira plus, qu'on ne changera plus...

Lucy ravala un sanglot lourd de désespoir :

- En sachant qu'on n'aura plus de vie.

- Je... je suis désolé, bafouillai-je.

Soudain, Lucy changea d'expression. Elle plissa les paupières jusqu'à ce que ses yeux ne soient plus que deux minces fentes. Sa bouche se tordit en un rictus narquois.

Je reculai instinctivement.

- Aide-moi, Harry, chuchota-t-elle. Tu dois m'aider à fuir. Je ne supporte plus cet endroit.

- Partir ? m'étonnai-je en reculant encore. Mais comment ?

- Laisse-moi prendre possession de ton corps. Laisse-moi entrer en toi !

- Non ! lâchai-je dans un souffle.

J'étais paniqué. Mes muscles se raidirent. Le sang battait à mes tempes. Lucy glissa lentement vers moi.

- Je dois prendre possession de ton corps, Harry. Aide-moi, s'il te plaît.

- Non ! répétais-je.

Je tentai de fuir : impossible ! Mes jambes ne me soutenaient plus.

« Je ne crois pas aux fantômes ! » Cette affirmation me traversa l'esprit. Mais ce n'était plus vrai. Je me tenais à l'orée des bois. Devant Lucy.

Devant le fantôme de Lucy. Le brouillard nous enveloppait comme un linceul glacé.

Je cherchai à fuir de nouveau. En vain.

- Que... que veux-tu ? parvins-je à articuler. Pourquoi prendre possession de mon corps ?

- C'est le seul moyen pour que je fuie, répondit Lucy en me fixant comme si elle voulait m'hypnotiser. C'est le seul moyen...

- Pourquoi ne quittes-tu pas le campement tout simplement ?

- Je disparaîtrais si je dépassais les limites du campement. Je me fondrais dans le brouillard. Je deviendrais le brouillard...

- Je... je ne comprends pas.

Je reculai lentement. La brume se referma aussitôt sur moi, humide et glaciale. Lucy ne se tenait qu'à deux mètres de moi, mais je pouvais à peine la distinguer. Elle semblait se fondre dans les ténèbres.

- J'ai besoin de ton aide...

Sa voix flottait doucement. J'avais du mal à l'entendre :

- La seule façon de fuir pour un fantôme est de s'emparer du corps d'un être vivant.

- C'est impossible ! criai-je.

« Ce que je dis est stupide, pensai-je. Il est impossible de voir un fantôme. Ce qui m'arrive est impossible ! »

Et pourtant cela m'arrivait.

- Je dois entrer en toi, reprit-elle. C'est le seul moyen...

- Non ! Je ne veux pas !

Mon cœur battait si fort que les mots moururent dans ma gorge.

- Je ne veux pas, articulai-je avec peine. Je ne serais plus moi-même.

Je reculai de nouveau. Je devais fuir, prévenir Franck, quitter cette colonie de vacances au plus vite.

- Sois sans crainte, Harry. Tout se passera bien, c'est promis. Dès que nous serons loin, j'abandonnerai ton corps. Tu seras de nouveau toi-même. Je recommençai à trembler. Le brouillard m'imprégnait, me glaçait jusqu'aux os.

- S'il te plaît, Harry, répéta Lucy sur un ton suppliant. Tout se passera bien...

Je la regardai flotter à travers le rideau de brume. Devais-je accepter ? Pouvais-je la croire ? Me rendrait-elle mon corps ?

Lucy se remit à flotter devant moi, ses grands yeux noirs implorant mon accord.

- S'il te plaît, chuchota-t-elle.

- Je suis désolé, Lucy. Je ne peux pas...

Ces mots s'étaient échappés de mes lèvres sans que j'y réfléchisse.

Elle ferma un instant les paupières et les muscles de sa mâchoire se durcirent.

- Je suis désolé, répétais-je.

- Moi aussi, je le suis, répondit-elle sur un ton glacial.

Son regard prit un éclat métallique et sa bouche se déforma en un rictus mauvais.

- Je suis réellement désolée, Harry. Tu ne me laisses pas le choix...

- Non ! Pas question !

Je tournai les talons, prêt à fuir. Mais une force

me retint. Le brouillard. Il se refermait sur moi, épais et suffocant. Il s'enroulait autour de moi, me clouait sur place.

Je tentai d'appeler à l'aide, mais la brume étouffa mes cris. Lucy disparut. Et je sentis une présence glacée au sommet de mon crâne. Je passai une main tremblante dans mes cheveux. Elle était couverte de givre !

- Non, Lucy ! Non !

La vague réfrigérante descendait lentement. Peu à peu, je la sentais envahir mon cerveau, mon corps. Glissante, engourdissante. Comme si je sombrais peu à peu dans un profond sommeil.

Je poussai un cri et fermai les yeux :

- N O O O N !

Je devais me concentrer, rester éveillé. Lucy ne s'emparerait jamais de mon corps. Je ne la laisserais pas faire.

« Non ! protestai-je en moi-même. Tu n'entreras pas en moi. Tu ne l'auras pas ! »

Mais la présence s'installait lentement, envahissant chaque cellule de mon être.

Elle m'enfermait dans un sommeil profond... très profond.

- Noon ! hurlai-je dans un sursaut d'énergie.
En continuant à crier, je pouvais rester éveillé. Et combattre Lucy, la forcer à quitter mon corps.

- Noon ! Noon !

Mes plaintes montaient vers la cime des arbres et se perdaient dans le brouillard. Bientôt, je sentis que la présence glaciale qui m'emprisonnait cédait peu à peu du terrain. Je frottai mes bras, mes joues. Je retrouvais le sens du toucher.

- Noon !

Je poussai un dernier cri et, soudain, me sentis plus léger.

« J'ai réussi ! Je l'ai chassée ! », réalisai-je avec joie.

Je pris une profonde inspiration, puis une autre.

« Je respire. Je suis moi, et je respire. »

J'avais recouvré mes forces. Mais de combien de

temps disposais-je avant que Lucy ne revienne à l'attaque ? Sans plus tarder, je retournai à toute allure vers notre dortoir.

Les lumières étaient éteintes. Tout le monde était déjà couché. Je pénétrai en trombe dans la pièce et claquai la porte derrière moi.

- Que se passe-t-il ? demanda Sam.

Je ne pris pas la peine de répondre et empoignai mon frère par son pyjama. Je le secouai sans ménagement.

- Allez ! Debout ! ordonnai-je.

- Quoi ? grogna Franck d'une voix pâteuse.

Je n'ajoutai pas un mot et lui lançai ses vêtements. Les autres garçons, dérangés par le bruit, se retournèrent dans leur lit. Joey se redressa :

- Harry, où étais-tu ?

- Les lumières sont éteintes depuis dix bonnes minutes, ajouta Sam. On va avoir des ennuis.

J'ignorai leurs remarques et chuchotai à mon frère :

- Habille-toi, vite !

Franck m'obéit sans comprendre et enfila ses vêtements à la hâte. À peine avait-il lacé ses tennis que je l'entraînai vers la sortie.

- Harry ! Qu'est-ce qui se passe ? protesta Franck.

- Hé ! Où allez-vous tous les deux ? lança Joey.

Je poussai mon frère au dehors et refermai violemment la porte derrière nous.

- Cours ! criai-je. Il faut filer d'ici ! Je t'expliquerai plus tard !

- Mais... Harry.

Je le tirai par le bras et partis au pas de course. Le brouillard s'était dissipé et un rayon de lune éclairait les environs. Nous nous engageâmes dans le petit sentier qui s'enfonçait dans les bois.

Nos semelles glissaient sur l'herbe mouillée. Le seul bruit que nous percevions était la plainte du vent dans les branches. Au bout de quelques minutes, Franck voulut s'arrêter pour reprendre son souffle.

- Non ! insistai-je. Il faut continuer. Ils vont nous poursuivre.

- Mais où allons-nous ?

- Il faut s'enfoncer dans les bois, s'éloigner du campement...

- Je ne peux plus courir, gémit Franck. J'ai un point de côté et...

- Ce sont des fantômes ! lâchai-je brusquement. Je sais que tu ne vas pas me croire, mais c'est la vérité ! Les autres enfants, les moniteurs, Oncle Jo ! Ce sont tous des fantômes !

Le visage de mon frère s'assombrit :

- Je sais, dit-il d'une toute petite voix.

- Comment ça ? m'étonnai-je.

Nous étions entre deux arbres au tronc noueux.

De là, je pouvais percevoir le clapotis des vagues qui mouraient doucement sur les berges du lac.

« Nous sommes encore trop près du campement », me dis-je.

J'entraînai mon frère dans la direction opposée, à travers le sous-bois, au plus profond de la forêt.

- Comment le sais-tu, Franck ? répétais-je.

- Elvis me l'a appris, répondit-il en épongeant son front d'un revers de manche.

J'ouvris le passage à travers des buissons d'épineux qui m'égratignèrent le haut du crâne. Je poursuivis mon chemin malgré la douleur.

- Elvis m'a dit que l'histoire du brouillard était vraie, continua Franck. Je pensais qu'il voulait m'effrayer. Mais alors... alors...

Il ne put achever sa phrase.

Nous venions de déboucher dans une petite clairière. Les rayons de lune nappaient les brins d'herbe d'un éclat laiteux. Je balayai l'espace du regard, ne sachant quelle direction prendre. J'écrasai rageusement un moustique sur mon avant-bras.

- Et alors, qu'a fait Elvis ? demandai-je.

Franck passa une main tremblante dans ses cheveux avant de me répondre.

- Il... il a voulu s'emparer de mon corps, bégaya-t-il. Il flottait au-dessus du sol et j'ai senti un froid immense m'envahir.

Les branchages craquèrent soudain. Quelqu'un s'approchait ?

J'attirai mon frère à la limite de la clairière, derrière un tronc d'arbre. Je dressai l'oreille : plus un bruit.

- C'était peut-être un écureuil, murmura Franck.

- Peut-être, répondis-je, tous mes sens en alerte. La lune, filtrant à travers les branches, dessinait des ombres dansantes sur le sol de la clairière.

- Il faut repartir, dis-je. Nous sommes encore trop près du campement. Si les fantômes nous poursuivent...

J'évitais de penser à ce qui se passerait si jamais ils parvenaient à nous rattraper...

- Dans quelle direction se trouve la route ? demanda Franck. Si on la trouve, on pourra faire du stop.

- Excellent ! approuvai-je. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Mais je n'avais pas la moindre idée de la direction à prendre.

- Ça doit être par là, suggéra Franck.

- Non, protestai-je. Par là on retourne au campement.

Mon frère allait répliquer quand un bruit sourd résonna dans la clairière.

- Tu as entendu ? chuchota-t-il.

Le bruit résonna de nouveau. C'était une étrange pulsation... qui se rapprochait.

- Est-ce un animal ?

- Je... je ne crois pas, bégaya Franck.

Les fantômes nous avaient-ils retrouvés ?

- Par là, vite ! lui intimai-je en l'empoignant par le bras.

Il fallait s'éloigner de ce bruit, quel qu'il soit.

Ba-boum !

Le bruit s'amplifia.

- On part dans le mauvais sens ! hurlai-je.

Ba-boum !

- Par où ? paniqua Franck. Ça vient de partout !

Alors, juste devant nous, une voix tonnante fit trembler l'air nocturne :

- QUE FAITES-VOUS SUR MON CŒUR ?

Le sol se mit à trembler sous nos pieds.

Je poussai un hurlement terrifié qui se perdit dans un vacarme assourdissant. La terre s'ouvrit, nous projetant violemment dans une fosse en contrebas. J'atterris à genoux et Franck s'affala lourdement sur le dos. Le sol ondulait et nous projetait dans les airs comme si nous étions sur un trampoline.

- C'est... c'est le monstre ! s'écria Franck d'une voix hystérique.

« C'est impossible », pensai-je tout en luttant pour me relever.

Ce ne pouvait pas être le monstre de cette stupide histoire. Il ne pouvait pas se trouver ici, dans ces bois. J'aidai Franck à se relever, mais la terre trembla de nouveau, nous projetant une fois encore à plat ventre.

BA-BOUM ! BA-BOUM !

- C'est impossible ! Impossible ! hurlai-je. Ça ne peut pas exister !

Mes cris moururent dans ma gorge. Une face hirsute et terrifiante venait de s'arracher du sol. Ses pupilles écarlates brûlaient d'un éclat haineux. Nous étions à genoux, rebondissant sans cesse à chaque mouvement du terrain. Mais était-ce le sol ou le corps du monstre ?

La chose ouvrit une gueule béante, vaste comme un gouffre insondable. Ses mâchoires étaient bordées de plusieurs rangs de crocs jaunâtres.

La tête se rapprochait lentement..., inexorablement. Cette bouche affamée s'apprêtait à nous engloutir.

- Harry ! Harry ! Il va nous avaler ! Il va nous dévorer tout crus !

La créature lâcha un grognement rauque et ses mâchoires gigantesques s'ouvrirent sur un gouffre sans fond.

Elle déroula une longue langue pourpre hérissée de petites protubérances.

-Attention, Franck ! hurlai-je.

Trop tard...

Une violente secousse nous propulsa dans les airs... pour nous faire atterrir en plein sur la langue du monstre.

- Aïïïe !

J'avais l'impression de danser sur un matelas de cactus.

Alors, lentement, la langue pourpre se mit à bouger, nous entraînant vers la gueule de la créature.

- Nous ne croyons pas aux monstres ! lançai-je à Franck.

J'avais dû crier pour couvrir le grondement qui parvenait des entrailles de la chose. Sa langue se rétractait, elle nous rapprochait de ses crocs acérés.

- Nous ne croyons pas à ce monstre ! répétais-je. Il fait partie d'une histoire, il est imaginaire ! Si on n'y croit pas, il ne peut pas exister !

Franck s'était roulé en boule, il tremblait de tous ses membres.

- Il a l'air bien réel pourtant, gémit-il.

La langue regagnait la gorge du monstre. Son haleine fétide manqua de me faire défaillir. Je pouvais déjà apercevoir les striures noirâtres qui barraient ses crocs.

- Concentre-toi ! intimais-je. On n'y croit pas ! répète avec moi.

Alors, inlassablement, comme une litanie, nous nous mîmes à reprendre ces mots, à les crier encore et encore...

- On n'y croit pas ! On n'y croit pas !

Nous étions à présent à hauteur des crocs. Je tentai de m'y agripper, mais ils étaient trop glissants. Je retombai sur la langue. J'allais être avalé...

- On n'y croit pas ! On n'y croit pas !

Nos voix résonnaient sur les parois rougeâtres de cette gueule béante.

- Harry ! Il nous avale ! hurla Franck.

- Continue ! le persuadai-je. Si on n'y croit pas, il n'existe pas !

- On n'y croit pas ! On n'y croit pas !

Une vague de salive gluante me submergea. Je toussai, étouffé par la matière chaude et visqueuse qui collait à mes vêtements.

La langue ondulait, nous entraînait vers le bas, vers le gouffre sans fond des entrailles du monstre. Franck poussa une longue plainte. Lui aussi était couvert de salive.

- Continue ! criai-je. Ça doit marcher ! Il le faut !

- On n'y croit pas ! On n'y croit pas !

Mais notre litanie se termina en un hurlement d'horreur.

Nous tombions..., tombions vers l'estomac gargouillant du monstre affamé.

Je fermai les yeux, m'attendant d'un instant à l'autre à être englouti, dissous dans une masse bouillonnante.

J'attendis... et rien ne se passa. Quand j'osai de nouveau ouvrir les yeux, je me trouvais sur le sol, près de Franck, dans l'herbe de la clairière.

La cime des arbres frissonnait sous la brise. La pleine lune apparaissait derrière les rubans de nuages.

- On a réussi ! m'écriai-je, à la fois ravi et surpris d'entendre ma propre voix.

Je levai les yeux vers le ciel et les arbres, comme si je les découvrais pour la première fois.

Franck se mit à sautiller sur place en riant à pleins poumons.

- On n'y croyait pas ! On n'y croyait pas ! hurla-t-il. Et ça a marché !

Je bondis à mon tour, gagné par son excitation. Le monstre avait disparu, envolé ! Il avait éclaté comme une bulle de savon !

Nous riions et bondissions au centre de la clairière quand, soudain, je réalisai que nous n'étions plus seuls.

Je poussai un cri effrayé. Des visages nous entouraient. Des visages livides comme des cadavres, avec des regards brûlants de fièvre.

Je reconnus Sam et Joey, Lucy et Elvis.

Je me serrai contre mon frère tandis que les fantômes refermaient lentement le cercle.

Oncle Jo s'avança. Ses petits yeux étaient injectés de sang. Il nous toisa d'un air rageur.

- Capturez-les ! ordonna-t-il. Nul ne peut s'échapper de la colo des Esprits lunaires !

Plusieurs moniteurs bondirent pour se saisir de nous.

- Qu'allez-vous faire ? hurlai-je.

- Il nous faut des êtres vivants ! gronda Oncle Jo. Nous ne vous laisserons pas partir. Sauf si vous emportez chacun l'un des nôtres avec vous !

- Non ! gémit Franck. Vous ne prendrez pas mon corps ! Je ne vous laisserai pas faire !

Le cercle des fantômes se resserra davantage. Je m'efforçai de conserver mon calme, mais mon cœur battait la chamade, mes jambes flageolaient.

- Franck, chuchotai-je. Eux non plus, ils n'existent pas. On n'y croit pas !

Il me contempla un instant, interdit, et soudain il comprit.

Le monstre avait disparu parce que nous avions refusé de croire en son existence. Nous pouvions faire de même avec les fantômes !

- Allez ! Qu'on les conduise au campement ! ordonna Oncle Jo.

- On ne croit pas en vous ! On n'y croit pas ! chantai-je en même temps que Franck.

Je fixais les fantômes droit dans les yeux, m'attendant à ce qu'ils disparaissent d'un instant à l'autre.

Je chantais de plus en plus fort :

- On ne croit pas en vous ! On n'y croit pas !

Je fermai les yeux et me concentrai de toutes mes forces. Quand je les rouvris... les fantômes étaient encore là !

- Tu n'y arriveras pas, Harry, intervint Lucy en pénétrant dans le cercle.

Ses yeux luisaient d'un éclat métallique et glacé.

- Vous avez vaincu le monstre pour la simple raison qu'il n'existe pas, expliqua-t-elle. C'est nous qui l'avons créé. Mais nous, nous sommes bien réels. Nous n'allons pas éclater comme des bulles de savon.

- Nous n'allons pas partir, ajouta Elvis en s'approchant lentement de mon frère. En fait, nous allons entrer..., entrer en vous.

- Je vais prendre possession de ton corps, chuchota Lucy. Et grâce à toi, je vais quitter la colo...

- Non ! Pitié ! suppliai-je.

Je tentai de me débattre, mais les moniteurs me maintenaient avec une force incroyable.

- Tu ne peux pas ! paniquai-je. Je ne te laisserai pas faire !

Un écran de nuages masqua la lune et une chape de ténèbres tomba sur la forêt. Au même instant, les yeux des fantômes s'illuminèrent.

Elvis tendit des bras avides vers mon frère. Soudain, je ne le vis plus : Lucy venait de faire écran devant moi. Elle flottait doucement dans les airs.

- Non ! Va-t'en ! Va-t'en ! criai-je.

Mes cheveux se hérissèrent tandis qu'une vague glaciale s'insinuait en moi.

Lucy prenait lentement possession de mon corps. Je sus alors que je ne pourrais pas lui échapper.

- Éloigne-toi, Lucy ! Je pars le premier ! hurla soudain une voix.

- Non ! répliqua une autre. C'est mon tour ! Oncle Jo l'a promis !

La présence glaciale qui m'engourdissait se retira de mon corps. Je pus de nouveau ouvrir les yeux : Lucy se débattait au sol, maintenue par deux garçons.

- Lâchez-moi ! hurlait-elle. Je l'ai vue la première ! Il est à moi !

- Celui qui le prend le garde ! lança soudain une fille fantôme en se joignant à la mêlée.

Je réalisai alors qu'ils se battaient pour moi.

« Ils ont arraché Lucy de mon corps et maintenant ils se disputent le droit de me hanter. »

Les fantômes s'empoignaient les uns les autres. Ils se frappaient et se griffaient avec une incroyable

sauvagerie. Les moniteurs n'étaient pas en reste.

- Arrêtez ! Arrêtez ! tempêtait Oncle Jo.

Il tenta de séparer les combattants, mais ils l'ignorèrent et la lutte reprit de plus belle.

Ils se mirent à tournoyer autour de nous, de plus en plus vite. Nous étions entourés d'un tourbillon de fantômes gesticulants. Des fantômes qui cognèrent au hasard et hurlaient avec rage. Ils circulaient entre nous à une allure stupéfiante. Ce ne fut bientôt plus qu'un maelstrom blanchâtre qui s'éleva dans les airs... et se transforma soudain en un faisceau de lumière étincelant.

Et le faisceau mourut. Il céda la place à de minces filaments de fumée grise qui se dispersèrent dans les branchages... et disparurent, emportés par le vent.

Le silence retomba sur la clairière. Je me tournai vers Franck.

- Ils sont partis, chuchotai-je.

Je secouai la tête, comme pour me débarrasser d'un mauvais rêve. J'avais encore du mal à réaliser ce qui venait de se dérouler sous mes yeux. Mais tout allait bien. Nous étions sains et saufs.

- Ils sont vraiment partis ? demanda Franck d'une voix craintive.

- Oui, affirmai-je. Viens, quittons cet endroit.

Il m'obéit sans rechigner.

- Où allons-nous ? demanda-t-il.

- Vers la route. On traverse le campement et on rejoint la route. Ensuite on fait du stop. On s'arrête à la première cabine téléphonique et on appelle les parents.

J'assenai une claque chaleureuse dans le dos de mon frère.

- Tout va bien se passer, m'exclamai-je. On sera à la maison en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire !

Nous coupâmes à travers bois, nous frayant un chemin parmi les buissons. Pendant que nous cheminions, Franck se mit à chantonner.

- Hé ! m'écriai-je. Que se passe-t-il ?

- Comment ? répondit-il, surpris par mon intervention.

Je m'arrêtai brusquement.

- Chante encore ! ordonnai-je.

Franck s'exécuta. C'était horrible. Faux. Suraigu...

Je plongeai mon regard dans celui de mon frère.

- Elvis ? Est-ce toi ? demandai-je, redoutant la réponse.

Alors, la voix d'Elvis sortit de la bouche de mon frère :

- S'il te plaît, Harry. Ne me dénonce pas. Je jure de ne plus jamais chanter si tu ne dis rien...

FIN

Chair de poule®

LES FANTÔMES DE LA COLO

CENTRE DE LOISIRS À RISQUES

Enchantés à l'idée de passer des vacances à la colo des Esprits lunaires, Harry et son frère Franck sont vite refroidis par l'accueil qui leur est réservé.

Les blagues qu'on leur fait sont de plus en plus dangereuses. L'histoire racontée par le directeur du centre à propos d'une colonie de vacances fantôme serait-elle vraie ?

Harry et Franck ont la désagréable impression qu'un piège se referme sur eux et qu'ils vont servir d'appât...

À PARTIR DE 9-10 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7